
UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 878 178 3

Édition originale

(Tchemerzine t. V, 314)

—

Pas jamais réimprimée

Ex Viollet le Duc

PARIS SAUVÉ,

TRAGÉDIE.

MAILLARD
OU
PARIS SAUVÉ,
TRAGÉDIE
EN CINQ ACTES EN PROSE;

(Sujet tiré de l'Hiſtoire de France, année 1358.)

PAR M. SEDAINE,

De l'Academie Françoiſe.

Tragicus Plerumque dolet ſermone pedeſtri. (Horace.)

Prix trente ſols, broché.



A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, Quai des Auguſtins, à l'Immortalité.

Ou chez l'Auteur, au Louvre.

1788.

ÉPITRE DÉDICATOIRE A L'IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES. (1)

MADAME:

Le plus grand de vos bienfaits envers moi, est la permission de vous dédier cet Ouvrage.

(1) L'Impératrice a bien voulu agréer cette Épitre au mois de Mai 1781.

Il n'a pû dans ma patrie parvenir aux honneurs de la représentation ; mais vous voulez bien ordonner qu'il les obtienne sur votre Théâtre Impérial : le dedommagement est trop précieux pour que je me plaigne de sa premiere infortune.

Si on ne me permettoit qu'une seule question sur le mérite d'un Souverain, je demanderois, aime t-il la vérité ? lui fait-il ouvrir toutes les portes de son Palais ? va t-il au-devant d'elle ? & d'après la réponse, je bénirois le ciel,

ou je gémirois ſur le ſort de ſes peuples.

De tous les moyens que peut employer la vérité pour approcher du Thrône ; l'Art Dramatique eſt ſans doute le plus reſpectueux, & d'autant moins fait pour bleſſer, que la leçon n'eſt jamais directe.

Le bon Roi Henri IV, diſoit, j'ai appris dans les Comédies des vérités que je n'aurois jamais ſçues ſans elles.

VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE, en daignant protéger & animer

mes foibles talens prouve qu'Elle pense comme le bon Henri sur l'utilité du Théâtre. Mais, Madame, je n'entreprendrai point votre éloge; celui même d'un Prince parfait défigure ses traits en les grossissant; c'est l'Apollon du Belveder qui, si on le doroit, perdroit de sa valeur; cette magnificence indiscrette altéreroit la naïveté de ses formes & la pureté de ses contours. Le simple récit que l'Histoire fait des actions de Trajan, le représente bien plus grand qu'il ne le paroît dans le panégyrique de Pline.

En faiſant le vôtre, Madame, je n'apprendrois rien aux Nations, (ſi vos bontés pour moi m'indiquent à leurs regards;) je ne leur dirois que ce qu'elles ſavent, que, Souveraine du plus vaſte Empire qui exiſte, non contente de faire la gloire & le bonheur de vos peuples, vous étendez ſur les Arts & ſur les Lettres votre bienfaiſance protectrice, ainſi que Louis-le-Grand a manifeſté la ſienne.

Mais je finis, pour ne pas manquer à la loi du ſilence que

m'impose la vénération due à votre Personne Auguste.

Je suis avec le plus profond respect,

MADAME,

De votre MAJESTÉ IMPÉRIALE.

Le très-humble & très-obéissant serviteur SEDAINE.

PRÉFACE.

Dix-sept années ſe ſont écoulées depuis que j'ai fait lecture à la Comédie Françoiſe de cette Tragédie que je ſoumets au jugement du public ; elle fut reçue ſans contradiction pour être repréſentée ; mais depuis que La Mothe avoit mis infructueuſement Œdipe en proſe, on avoit écrit qu'on ne pourroit jamais ſupporter la repréſentation d'une Tragédie qui ne ſeroit point en vers. La mienne, ſi elle avoit réuſſi, auroit été une réponſe ſans réplique ; je ne peux croire que ce fût pour ſupprimer cette réponſe que l'on répandit l'allarme ſur l'effet qu'elle pouvoit produire. Cependant un des plus grands hommes de notre ſiécle dans la littérature ne dedaigna pas de faire imprimer cette obſervation.

» On me mande de Paris, au Mont-
» Krapac, que l'on va faire repréſenter

» des Tragédies en prose ; ce dernier
» coup manquoit à nos douleurs. Voilà
» donc l'abomination de la désolation
» dans le Temple des Muses » ! &c...

» Le Tragique étonné de sa métamorphose,
» Fatigué de rimer ne va parler qu'en prose ». &c..;

Cette dénonciation de la part de l'homme qui méritoit le plus d'être écouté, avertit les amateurs de la haute Tragédie, de ne pas souffrir un pareil sacrilége : des Acteurs ne voulurent point coopérer à l'œuvre de l'abomination de la désolation : le Kain éleva la voix, & dit hautement, qu'il ne prostitueroit jamais ses talens à faire valoir de la prose ; quelques-uns de ses camarades plus humains, voulurent bien accepter des rôles, alors on mit ma piece à l'étude ; mais je ne prévoyois pas tous les obstacles qui s'opposoient à son entrée sur la scene, & ces difficultés n'étoient

que le préliminaire de celles que j'ai éprouvées.

Un ſujet de l'Hiſtoire de France, préſenté à la Nation comme Tragédie, ſans qu'elle fût écrite en vers Alexandrins, ne pouvoit-il pas être d'une conſéquence dangereuſe? devoit-on faire voir aux citoyens de Paris, qu'en 1358 la populace s'étoit révoltée, &c.....

Feu Monſieur le Duc d'Orléans, ce Prince ſi ſage, que notre amour & nos regrets ont ſuivi au-delà du tombeau, avoit fait repréſenter pluſieurs fois cette Tragédie ſur ſon théâtre de la Chauſſée d'Antin; l'honneur qu'il lui faiſoit auroit pu diſſiper toutes les terreurs politiques; mais la prévention donnée, eſt irrémédiable. Ainſi je renonce malgré moi aux honneurs de la repréſentation. Si jamais nos neveux jettent les yeux ſur cet Ouvrage, ils ſeront bien convaincus de la longue attention, qui, pendant ſeize an-

nées a ſurveillé les productions dramatiques, & ils jugeront par cette prudence de l'encouragement donné à cette haute partie de la littérature.

On a allégué d'autres motifs de défenſe, c'eſt qu'il étoit dangereux d'admettre au Théâtre François, une Tragédie en proſe, par la facilité que tout homme de lettres auroit de profaner ainſi le Temple de Melpomene.

Je répons qu'une Tragédie fondée ſur le plus grand intérêt national, une Tragédie aſſervie ſtrictement aux trois unités, une Tragédie dont les caracteres ſeroient conſervés d'après l'Hiſtoire, ou créés & ſoutenus juſqu'à la fin avec la rigueur & la dignité du genre, en obſervant de l'écrire, non d'un ſtile tel que le mien, mais de celui qui réuniroit la force, la nobleſſe & l'élégance : je dis que cette Tragédie, par le concours heureux de toutes ces parties qu'il eſt ſi difficile de

raſſembler, ſeroit auſſi rare que celle où les vers magnifiques couvrent ſouvent les invraiſemblances de la conduite, la prolixilité du dialogue, l'inexactitude des mœurs annoncées & le vague des caracteres; on ne pardonneroit jamais à la Tragédie en proſe, de frapper fort, ſi elle ne frappoit pas juſte.

Ce ſeroit une belle nature nue qui devroit ſatisfaire les connoiſſeurs dans toutes ſes proportions, & qui par le manteau de pourpre dont elle ſeroit couverte ne faſcineroit pas les yeux en leur dérobant ſes imperfections.

Je conviens cependant, qu'il eſt très-peu de ſujets propres à la Tragédie, qui puſſent ſe paſſer de la pompe des vers & de la nobleſſe du ſtile Poëtique.

PERSONNAGES.

MAILLARD, Échevin de la Ville de Paris.
MARCEL pere, Prévôt des Marchands.
MARCEL fils, marié ſecretement à Héloïſe.
FELIX, ami de Marcel fils.
LADDIT, Miniſtre du Roi de Navarre.
Un Agent ſecret du même Roi.
Un Officier de ville.
Un Citoyen.
Un Garde.

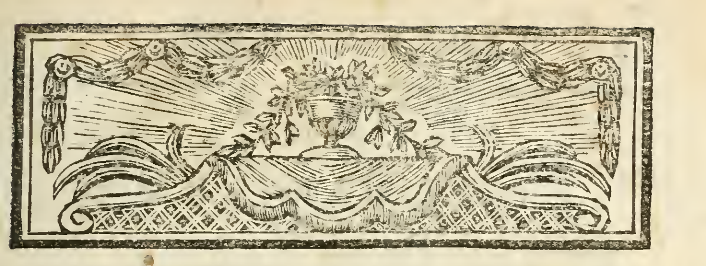
ANDERSON. GORS. LE FLAMAND.	Conjurés.

HÉLOÏSE, fille de Maillard, mariée ſecretement à Marcel fils.

ALIX. GENEVIEVE.	Suivantes d'Héloïſe.

Pluſieurs Conjurés.
Pluſieurs Domeſtiques.
Un petit enfant au berceau.
Pluſieurs Citoyens armés.

Le Scene eſt à Paris, dans la grande Salle de l'Hôtel-de-Ville.



PARIS SAUVÉ,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES, EN PROSE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une des grandes Salles de l'Hôtel-de-Ville de Paris. Cette Salle est supposée communiquer à des appartemens, à des galeries & à d'autres lieux d'assemblée.

SCENE PREMIERE.

MARCEL fils.

Qui peut arrêter ses pas ? Ah ! que le tems est long, quand l'impatience compte les minutes ! enfin je le vois..... Eh ! bien Felix ?

SCENE II.

FELIX, MARCEL fils.

FELIX.

AUJOURD'HUI, Marcel, ce matin même, le Dauphin tient ſon aſſemblée ici. Il a choiſi l'Hôtel-de-Ville.... Mais ce n'eſt pas ton pere qui le recevra.

MARCEL fils.

Qui donc ?

FELIX.

Maillard.

MARCEL fils.

Eh ! la ſanté d'Héloïſe ?

FELIX.

Elle ne peut être meilleure : Héloïſe a paſſé la nuit la plus tranquille ; ton fils l'a laiſſé repoſer. Elle m'a conduit à ſon berceau. Je ne connois rien de plus touchant que le réveil d'un bel enfant qui ſourit à ſa mere. Elle diſoit : que ſon pere n'eſt-il préſent ! Ce cher enfant ! Que ſes careſſes, que ſes foibles accents ne peuvent-ils lui exprimer ſa tendreſſe & la mienne !

MARCEL fils.

Eh ! pourrai-je la voir ?

FELIX.

Oui, ce soir à dix heures, dans cette même salle. Maillard est de garde cette nuit à la porte Saint-Jacques. Mon pere, m'a t-elle dit, quittera son poste de bonne heure, parce qu'il se trouve un peu indisposé ; ou il ne rentrera chez lui qu'à trois heures du matin.

MARCEL fils.

Enfin à dix heures elle se rendra ici ?

FELIX.

Oui.

MARCEL fils.

Enfin je pourrai jouir de la félicité que j'attends depuis cinq jours. Ah ! mon ami, si cette assemblée, si ce jour-ci pouvoit enfin ramener la tranquillité dans Paris, alors il me seroit permis d'espérer le bonheur où j'aspire.

FELIX.

Je le souhaite.

MARCEL fils.

Eh ! sais tu quels sont les mouvemens du Peuple ?

FELIX.

Toujours le même. Insolent ou timide, fier ou rampant, il n'attend pour agir que les impulsions de ses Chefs. Eh! quels Chefs! Quant à la Bourgeoisie, sage & tranquille, elle reconnoît en silence les vues pacifiques du Dauphin; ses malheurs, sa constance, la prison du Roi, les calamités de l'Etat, touchent le citoyen: mais, tant qu'il craint pour lui-même & pour sa famille, il ne se permet qu'une compassion stérile: ce n'est que retiré chez lui, au milieu de ses enfans, & derriere ses verrouils, qu'il ose former des vœux pour la Famille Royale.

MARCEL fils.

Il peut se déclarer, il peut découvrir ses sentimens, & quitter ces indignes chaperons, qui dans ces dernieres séditions ont forcé la vertu de paroître approuver le crime, en portant ses livrées.

FELIX.

Les Chaperons ont disparu; on peut marcher en sûreté dans Paris; nulle apparence de sédition.

MARCEL fils.

Ah! mon ami, cette assemblée, en déve-

loppant nos besoins, en indiquera les remedes. Maillard obtiendra le pardon de mon pere... Le Prince est si clément! .... Et le bonheur de la France assurera le mien. Oui, je pourrai déclarer à Maillard que sa fille est ma femme; oui j'oserai lui faire l'aveu de ma faute & des honteuses ressources que j'ai employées. Mon repentir le touchera. Eh! comment ne pardonneroit-il pas à sa fille! Comment pourroit-il lui reprocher un mariage qu'elle a cru ordonné par lui-même! .... Et, s'il résiste à nos humbles supplications, la vue seule de mon fils désarmera sa colere.

FELIX.

Je le desire; mais que je crains encore quelques troubles.

MARCEL fils.

D'où pourroient-ils venir?

FELIX.

Apprenez que Sire Thomas Laddit, apprenez que l'ami, le confident, le chef des entreprises du Roi de Navarre est ici.

MARCEL fils.

Lui! de qui le sais tu?

FELIX.

Ce matin, à ſix heures, je marchois dans ces galeries longues & étroites, pratiquées ſur les murs du Palais : j'ai apperçu un homme qui venoit à moi ; ſon bras droit étoit paſſé ſous ſon manteau : il venoit à moi d'un pas vif, qu'il a ralenti ſitôt qu'il m'a vu. Ce mouvement m'a frappé ; je l'ai reconnu : c'eſt l'Agent ſecret du Miniſtre du Roi de Navarre; Nous étions ſeuls alors. Le paſſage étoit trop étroit, pour qu'il pût paſſer ſans me toucher. Aux plis de ſon front, au mouvement de ſes yeux, à la preſſion de ſes lévres, il m'a ſemblé que ſa main cachée s'armoit d'un poignard. Quelqu'un a paru : ſon viſage a repris une ſérénité affectée. Je te ſupplie, m'a t'il dit, de ne point dire que tu m'as vu ; je ſuis forcé de me cacher : & il a paſſé. Oui, Marcel, cet Artiſan de crimes n'eſt ici que pour tramer de nouveaux complots.

MARCEL fils.

Tu aurois bien fait de l'arrêter. Que craignois tu ?

FELIX.

Le coup dont il me menaçoit.

MARCEL fils.

Un coup prévu n'eſt jamais mortel... Et l'as tu ſuivi ?

FELIX.

Non.

MARCEL fils.

Eh ! quels feroient fes moyens ? De quels refforts pourroit-il fe fervir? Du Peuple ? Son infolence, montée au comble, l'a indigné contre fes Chefs. Des Provinces ? Elles fe font réunies en faveur du Dauphin. La Champagne, la Normandie, ont donné l'exemple. Seroit-ce de mon pere ? Effrayé de fes témérités, il ne defire que de mériter par fes fervices le pardon qu'il obtient aujourd'hui des circonftances, mais que fa conduite juftifiera. Ainfi bannis tes craintes. Le Roi de Navarre, fatigué, raffafié d'intrigues inutiles, eft allé attendre dans fes poffeffions le moment heureux de faire fa paix avec le Dauphin, & d'employer enfin pour le bien du Royaume les grandes qualités qu'il a reçues de la nature.

FELIX.

Que tu le connois peu ! Ta crédule facilité te fera t-elle toujours des vérités de tout ce que tu defires ! Le Roi de Navarre ! Le Roi de Navarre, en quelque lieu de l'Europe, en quelque fituation qu'il foit, à l'inftant il médite un crime, ou il le commet.

MARCEL fils.

Ah ! puiſſe t-il retomber ſur lui ! . . . . Mais mon ami, ne m'abandonne pas ; ne me quitte point aujourd'hui, je t'en prie, je t'en ſupplie.

FELIX.

As tu jamais eu beſoin de prieres avec moi ?

MARCEL fils.

Depuis quelques années, quel embarras je te donne, & principalement à ta femme !

FELIX.

Aucun. Ma femme a le plus grand plaiſir de rendre ſervice à Héloïſe.

MARCEL fils.

Ah ! mon ami, je te l'avoue, je n'ai jamais cru aux preſſentimens ; mais cette aſſemblée qui décide de mon bonheur ou de ma perte, ces cinq jours-ci de veilles, de fatigues & d'impatience, Héloïſe que je n'ai pu voir, ces mouvemens dans le Peuple, dans l'Etat, & mon pere, & Maillard, tout cela me jette dans un trouble que je ne conçois pas !

FELIX.

Voici Maillard.

SCENE III.

MARCEL fils, FELIX, MAILLARD, ſuivi de quelques Officiers de Ville.

MAILLARD, *aux Officiers.*

QUE les Soldats ſe tiennent à leur poſte ; faites obſerver l'ordre ; empêchez on contenez la foule ; retenez le peuple : auſſitôt que la Garde du Dauphin paroîtra, vous viendrez m'avertir.

(Felix ſort avec les Officiers.)

SCENE IV.

MARCEL fils, MAILLARD.

MARCEL fils.

AH ! Maillard, quelle ſatisfaction ! Eſt-ce la paix que cette aſſemblée va nous donner ?

MAILLARD.

Que n'eſt-elle en mon pouvoir ? elle ſeroit bientôt répandue ſur toute la France !

MARCEL fils.

Alors, dans une affiette plus tranquille, vous permettriez à mes vœux de reprendre leur cours.

MAILLARD.

Crois, Marcel, que je le defire. C'eft malglé moi que j'ai fufpendu un mariage fi près d'être fait, un mariage qui, en faifant le bonheur de ma fille & le tien, peut donner à ma vieilleffe les plus grandes confolations. Mais je devois interrompre tes affiduités. Etoit-il prudent qu'au milieu des plus grands troubles ma fille fût unie à un homme de qui le pere! .... Je le refpecte en toi, je fouhaite qu'aujourd'hui le Dauphin, en lui pardonnant fes fautes, ne faffe pas craindre aux enfans que tu auras les reffentimens de l'injure faite à la Majefté Royale.

MARCEL fils.

Ce qu'il a fait eft plus l'ouvrage de nos malheurs que le fien propre. Il fut arraché à fes devoirs par une populace infenfée, qui peut-être auroit fait plus, fi mon pere eût fait moins. Qui fait jufqu'où la rage des féditieux auroit ofé monter, s'ils n'euffent été appaifés par le fang de deux malheureufes victimes! .... Et mon pere.... Mais le

voici : il monte le perron. Maillard, oserais-je vous faire une priere ! Ménagez la fierté de son ame ; ne vous appesantissez pas sur ses torts : ses remords vous vengent assez.... Pardonnez si je vous donne un conseil.

MAILLARD.

Ah ! vertueux fils d'un pere..... Ton attention est trop raisonnable, pour ne pas me plaire !

SCENE V.

MAILLARD, MARCEL pere, MARCEL fils.

MARCEL, pere.

(*présentant la main à Maillard.*)

BON jour, Maillard.

MAILLARD.

Cette main que tu me présentes & que je tiens, est-ce celle du Prévôt des Marchands de la Ville de Paris, la main du premier Citoyen de la premiere ville de France, celle de mon ami, de mon parent ; est-ce enfin la

main de l'homme que tu dois être, que je tiens dans la mienne?

MARCEL pere.

Oui, Maillard; c'eſt un homme digne de toi. Je te jure, par tout ce que tu connois de plus ſacré.... par la part que j'eſpere...

MAILLARD.

Ne jure pas; laiſſe les ſermens aux ſcélérats qui t'obſédoient, à ces infâmes aſſaſſins....

MARCEL fils.

Sire Maillard, tiendrez vous à l'inſtant à mon pere ce que vous lui avez promis?

MAILLARD.

Oui; je vais me jetter aux pieds du Dauphin, je vais lui demander à genoux l'oubli de tes fautes.

MARCEL pere.

Je ne les ai faites que pour le bien du Royaume. De vils corrupteurs de la jeuneſſe du Prince, un Maréchal de Champagne, un Sénéchal de Normandie....

MAILLARD.

Ne prononce jamais leur nom; n'excuſe rien; repens toi, reconnois ta faute.

MARCEL fils.

Mon pere, laiſſez agir Maillard : n'entrons pas dans des diſcuſſions ſur des faits qui doivent être oubliés. Mon pere eſt homme ; il a pu ſe tromper ; il a cru bien agir....

MARCEL pere.

Taiſez-vous.

MARCEL fils.

Je crois, mon pere....

MARCEL pere.

Taiſez-vous, vous dis-je. Maillard, je remets entre tes mains mes intérêts les plus chers, ceux du Roi, ceux du Peuple, & ceux mêmes du Prince à qui tu vas parler. Je ne cherche point à m'excuſer, quoiqu'il me ſoit facile de prouver que les actions hardies auxquelles je me ſuis porté, étoient alors néceſſaires.

MAILLARD.

Des crimes néceſſaires !

MARCEL pere.

Oui, ils l'étoient : &, ſi j'ai franchi les bornes de mon pouvoir, de qui en ai-je

reçu l'exemple? n'as-tu pas vu, ainſi que moi, les plus grands Seigneurs condamnés au dernier ſupplice, ſans nulle forme de juſtice, même apparente; les priviléges de l'univerſité violés; nulle pudeur dans les moindres affaires; nul reſpect même pour les ſaints autels; & dans toutes les occaſions l'injuſtice donner des ordres, & la violence les exécuter? Lorſque les Souverains obſervent & font obſerver les loix, ils ſont élevés au-deſſus d'elles: mais, ſi, franchiſſant la barriere.....

MAILLARD.

Arrête. Si ton cœur eſt encore imbu de ces horribles maximes....

MARCEL pere.

Non: elles m'ont trompé; je les réprouve.

MAILLARD.

Tu le dois; elles t'abuſoient. Tu me parles de ces grands Seigneurs condamnés à Rouen, au dernier ſupplice, la célérité, la promptitude de leur punition n'en a prouvé que la néceſſité; & il eſt des tems malheureux où l'autorité peut forcer le reſſort des loix, pour leur redonner de la vigueur.

MARCEL pere.

C'eſt ce que j'ai fait.

MAILLARD, *avec une sorte d'emportement.*

Oses-tu te citer? Et lorsque....

MARCEL fils.

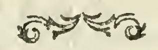
Sire Maillard! ....

MAILLARD, *réprimant sa colere.*

Enfin, Marcel, toutes ces plaintes sur des objets trop au-dessus de nos yeux, toutes ces grandes idées de réforme, toutes ces raisons spécieuses du bien de l'Etat, n'ont jamais été que le langage des factieux, & ne doivent plus être le tien.

MARCEL pere.

Il ne l'est plus; je te le répete; je ne cherche point à m'excuser. Ramene le repos dans Paris, la sûreté dans les affaires du Prince, la tranquillité dans l'Etat, & surtout... dans un cœur qui desire resserrer les nœuds qui unissent nos deux familles.



SCENE VI.

MARCEL pere, MARCEL fils, MAILLARD, UN OFFICIER de Ville.

L'OFFICIER.

Le Dauphin eſt ſorti de l'Hôtel des Tournelles ; & ſa Garde s'avance vers l'Hôtel-de-Ville.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

MARCEL pere, MARCEL fils, MAILLARD.

MARCEL pere.

Allez, Maillard : vous êtes le premier Echevin ; c'eſt à vous de le recevoir, puiſque ma préſence... (*à part*) le fait trembler, (*haut*) puiſqu'il ne m'eſt pas permis de me préſenter à ſes regards.

MAILLARD.

MAILLARD.

Dieu le ſait, Marcel, ſi dans cette reſpectable cérémonie je n'aimerois mieux ſuivre tes pas que remplir ta place! Mais eſpérons tout de la bonté du Ciel & de la clémence du Prince.

(Il ſort avec Marcel fils.)

SCENE VIII.

MARCEL pere, GORS.

(Ce dernier approche avec déſiance du peuple qui peut le voir.)

MARCEL pere.

N'ENTENDRAI-JE jamais parler que de clémence! Qu'ils tremblent eux-mêmes à l'inſtant qui.... (*à Gors.*) Eh! bien?

GORS.

Ils viendront.

MARCEL, pere.

Tous les quinze?

GORS.

Tous.

MARCEL pere.

Et le Député du Roi de Navarre?

GORS.

Je ne ſais.

MARCEL pere.

Qu'il m'envoie ſon homme de confiance.... Partez.

(*Gors ſort.*)

SCENE IX.

MARCEL pere, MARCEL fils.

MARCEL pere.

OUI, il le faut. (*à ſon fils qui rentre.*) Je croyois que vous le ſuiviez ! . . . Quoi ! vous, n'allez pas humblement groſſir ſon cortége & accompagner ſes pas? Cette reſpectueuſe attention eſt digne du fils du Prévôt des Marchands.

MARCEL fils.

Mon pere.....

MARCEL pere.

Vous êtes bien audacieux, lorſque je lui adreſſe la parole, d'interrompre ce que je dis! Vous auriez du vous jeter à ſes pieds! Que ne lui demandiez vous pardon des actions de votre pere! lâche que vous êtes! Eſt-ce là mon fils! Eſt-ce ainſi que vous vous diſpoſez à remplir la charge honorable où vous allez entrer?

MARCEL fils.

Mon pere, ſon amitié pour moi, l'alliance de nos familles, l'eſpoir que j'ai de devenir ſon gendre, l'intimité qui étoit entre vous, & qui va ſans doute renaître, me permettent des égards que peut-être n'aurois-je pas pour un autre citoyen.

MARCEL pere.

Vos yeux faſcinés par votre fol amour, ne voient pas les deſſeins ſecrets de cet ambitieux vieillard. Sa vigilance affectée, ſon intrépide fermeté, ſes vues annoncées de pacification, ſes baſſeſſes envers la Cour, ſont autant de moyens dont il ſe ſert pour monter à ma place.

MARCEL fils.

Lui, mon pere!

MARCEL pere.

Oui.

MARCEL fils.

O ciel que me dites vous ! Maillard ambitieux ! Maillard fourbe & perfide ! cet homme ſi ſimple, ſi droit, d'une probité ſi exacte, d'une honnêteté ſi profonde, que, ſouvent abuſé, ſouvent trompé, il n'imagine pas, il ne peut croire que la probité n'exiſte pas dans les autres !

MARCEL pere.

Elle n'eſt pas en lui, j'en ſuis certain. La confiance, la ſimplicité qu'il affecte, rend ſa marche plus sûre pour faire réuſſir ſes projets; & ils réuſſiront. Alors croyez vous que la fille de Maillard ſoit donnée au fils d'un proſcrit ? penſez-vous ? .... Mais j'entends un bruit.... j'entends des rumeurs....

(*Il marque du trouble.*)

MARCEL fils.

Je n'entends rien.

MARCEL pere.

Le Dauphin va paroître. Informez-vous

avec exactitude de ce qui va se passer dans cette assemblée.

MARCEL fils.

Je saurai tout avec le plus grand détail : je peux même espérer que la pensée du Dauphin ne me sera pas cachée.

MARCEL pere.

Comment ?

MARCEL fils.

Le frere de mon ami, le frere de Felix est à sa Cour, il est près de lui, & les confidens des passions des Princes le sont bientôt de leurs affaires.

MARCEL pere.

Par ce moyen, vous pourriez.... non....

SCENE X.

MARCEL pere, MARCEL fils, FELIX.

MARCEL pere.

SAIS-tu s'il vient ?

FELIX.

Oui : le bruit augmente dans la place.

MARCEL pere, *à son fils.*

Restez, & faites ce que je vous ai dit.

(Il sort.)

SCENE XI.

MARCEL fils, FELIX.

MARCEL fils.

(Il regarde son pere aller.)

Ah ! Felix ! . . . . . Ah ! mon ami, que ce moment est précieux ! Il n'est personne à présent dans Paris qui ne soit occupé de ce qui se passe. Que cet instant peut m'être favorable ! Avant que l'assemblée soit formée, ne puis-je lui parler ? vole à son appartement.

FELIX.

Ne jouiras tu pas ce soir du bonheur que tu desires ? Tu goûteras le plaisir de la voir : ne risque pas. . . .

MARCEL fils.

Ah ! mon ami, je l'aurai vue !

FELIX.

Tu le veux, j'y cours : mais tu vas peut-être détruire les moyens qu'elle s'étoit ménagés pour l'entrevue qu'elle t'a promise.

MARCEL fils.

Non, non ; cours ; ou moi-même j'y vais.

(Felix sort)

SCENE XII.

MARCEL fils.

QU'ILS sont cruels, ces hommes froids, dont le cœur insensible ne s'est jamais ouvert à la moindre passion ! Ils ne conçoivent rien ; rien ne les émeut ; ils sont de glace.... Ah ! mon Héloïse !.... Ah ! Dieux, qu'il va se faire attendre ! Si moi-même.... Oui, j'aurois pu tromper tous les regards ; j'aurois.... Dans ce moment ci, qui peut s'occuper de nous ? personne.... Elle va lui opposer mille raisons, qu'il n'aura pas la force de combattre ; sa scrupuleuse circonspection ne va lui mon-

trer autour de nous, que des dangers n'exiſtent pas.... & il la croira. Mon pe... (lui dira t-elle,) mon pere peut venir, mon pere peut ſavoir.... J'aurois levé toutes les difficultés.... Oui, j'aurois dû.... Ah! je le vois! .... Eh bien?

SCENE XIII.

MARCEL fils, FELIX.

FELIX.

IL ſemble qu'il y ait un Dieu qui tienne avec un même fil, les cœurs de deux amans..... Elle me ſuit: elle avoit penſé comme vous; elle ſortoit; elle eſpéroit vous voir; elle diſoit: je le rencontrerai, je le verrai peut être; du moins j'aurai.... La voici.

SCENE XIV.

MARCEL fils, HÉLOISE, FELIX, ALIX.

MARCEL fils.

AH! mon Héloïſe!

HÉLOISE.

Marcel, ô cher époux!

MARCEL fils.

Enfin je puis....

HÉLOISE.

Prends garde.... Que de regards à l'inſtant peuvent éclairer nos moindres mouvemens !

MARCEL fils.

Ah ! mon Héloïſe !

HÉLOISE.

Crois, Marcel, crois qu'il m'en coûte pour ne pas me précipiter entre tes bras..... Voyez, Alix, voyez ſi nous ne ſommes pas obſervés.

MARCEL fils.

Ah ! du moins ta main !....

HÉLOISE.

La voilà. Ah ! cher époux, quoi, cinq jours ſans ſe voir !

MARCEL fils.

Cinq jours entiers ! Quel ſombre ennui ſe répandoit ſur toutes mes actions !

HÉLOISE.

De quelle inquiétude j'étois agitée !

MARCEL fils.

Au milieu du trouble & de l'embarras de mille affaires....

HÉLOISE.

Et moi, dans la ſolitude la plus profonde....

MARCEL fils.

Toujours préſente à mes yeux....

HÉLOISE.

Toujours ma ſeule & unique penſée....

MARCEL fils.

Non, Héloïſe, non, il n'eſt pas poſſible que tu aies éprouvé mes agitations, mon impatience & mes tourmens; non, tu y aurois ſuccombé.

HÉLOISE.

Que tu es injuſte ! Peux tu comparer ta ſituation à la mienne ! Toi, Marcel !...... Entraîné par le mouvement, par l'enchaînement de mille affaires différentes, un hom-

me trouve en dépit de lui-même du ſoulagement dans la diſſipation même qu'il redoute : mais une amante, mais une femme tendre & ſenſible, livrée au ſilence continu d'un appartement ſolitaire.... Oui, je te le jure, ces cinq jours-ci, ſans la préſence, ſans les careſſes de ton fils.... Ah ! c'eſt un ange que cet enfant !

MARCEL fils.

Eh ! ton pere ne s'apperçoit-il pas de l'intérêt que tu y peux prendre ?

HÉLOISE.

Mon pere ! eſt le premier à le careſſer. Hier il le tenoit ſur ſes genoux ; il ne pouvoit lui faire quitter ſes doigts qu'il ſerroit avec ſa petite main. Comme je deſirois que tu fuſſes préſent !

MARCEL fils.

Mon Héloïſe, puis-je le voir ! Ne pouvons-nous entrer chez toi ? Qui peut avoir les yeux ſur nous ?

HÉLOISE.

Nous-mêmes, mon ami ; point d'imprudence

MARCEL fils.

Pourquoi, mon Héloïſe, pourquoi avoir

aſſervi ta beauté au triſte ſoin de le nourrir; pourquoi t'es tu impoſé ce cruel devoir ?

HÉLOISE.

Il me l'étoit par la nature.

MARCEL fils.

Mais ces peines continuelles qui t'accablent....

HÉLOISE.

Il n'en eſt point : ce ſont quelques mois de gêne ; & ces peines ne ſont rien en les comparant aux plaiſirs que je me prépare. Je fais germer dans le cœur de ton fils les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance qu'il nous devra juſqu'au tombeau. Tu le verras, cet enfant, tu le verras.

MARCEL fils.

Ce ſoir ?

HÉLOISE.

Non.

MARCEL fils.

Pourquoi ?

HÉLOISE.

Peut être ne me ſera t-il pas poſſible.

MARCEL fils

O ciel, tu ne le pourrois pas! Tu m'as promis de venir!

HÉLOISE.

Je m'y rendrai, moi.

MARCEL fils.

Ah! du moins je te verrai! Ah! mon Héloïſe, quand me ſera t-il permis! ..... Hélas, ce tems n'arrivera t-il jamais! Quand Pourrai-je à toutes les heures du jour jouir de ta préſence? Quand pourrai-je, le ſoir, rentré dans le ſein de ma famille, dépoſer à tes pieds la ſévérité de l'état que je vais embraſſer! Avec quelles délices je retrouverai dans tes yeux la récompenſe des travaux de ma journée!

HÉLOISE.

Et tous les deſirs de la mienne.

MARCEL fils.

Tu ſeras près de moi le ſoutien de l'infortuné, l'appui de la veuve & de l'orphelin: & s'il étoit poſſible (je ne le crois pas) s'il étoit poſſible que la brigue, la faveur, ou l'éclat des richeſſes puſſent jamais altérer mes principes, l'idée ſeule d'être moins digne de

toi me rendroit à l'inſtant auſſi pur que le ſouffle qui t'anime.

HÉLOÏSE

Tu n'auras pas beſoin de mon exemple.

MARCEL fils.

Je le crois : mais qui peut être sûr de ſoi! Je crains tout de moi-même; je crains tout de mes premiers mouvemens. La facilité, l'intrépidité avec laquelle j'ai employé la fauſſeté & le menſonge pour t'obtenir, me fait tout appréhender de mon cœur.... Oui, je ne peux te le cacher, ſi on t'enlevoit de mes bras, ſi on nous ſéparoit.... Si jamais ton pere ou le mien....

HÉLOÏSE.

On ne peut ſéparer nos ames ; & mon pere.... Mais, Marcel, eſt-ce enfin aujourd'hui que tout eſt pacifié, & que ton pere obtient le pardon de ce qui s'eſt paſſé ?

MARCEL fils.

Oui, ſois en sûre; Paris & la France vont retrouver le calme qu'ils avoient perdu : & peut-être même en ce jour....



SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, FELIX.

FELIX.

Le Dauphin s'avance ; la Garde s'eſt emparée des poſtes : je crois qu'il eſt prudent que vous vous éloigniez.

HÉLOÏSE.

Adieu, Marcel. Ici, ce ſoir, à dix heures....

MARCEL fils.

Adieu, mon Héloïſe. Il n'eſt encore que neuf heures du matin !

HÉLOÏSE.

Nous nous ſommes vus, mon ami ; nous nous verrons.

(Elle quitte Marcel, qui la regarde aller. Les Gardes ſe mettent en haie au fond du Théâtre, le dos tourné aux Spectateurs. Marcel & Felix, après avoir vu paſſer le Dauphin, la Cour, &c., ſuivent le cortége & paroiſſent entrer dans le même lieu d'aſſemblée.

FIN du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(Sortie de l'Assemblée, à-peu-près de la même maniere, mais avec un peu plus de confusion.)

MARCEL pere.

(Après avoir jetté les yeux sur le spectacle du fond.)

Que s'est-il passé ? .... Il semble qu'ils m'évitent tous ! .... Si on avoit agité ma perte ! si j'allois être arrêté, ... Arrêté ! ....

SCENE II.

MARCEL pere, GORS, l'AGENT du Roi de Navarre, *la main enveloppée dans son manteau.*

GORS.

Voici son homme. Approchez.

L'AGENT.

Sire Marcel, votre parole : Sire Laddit la demande.

demande. Si votre pardon eſt accordé, ſi vous rentrez en grace, quelle eſt votre réſolution ?

MARCEL pere.

La même.

L'AGENT.

Où vous verra t-il ?

MARCEL pere.

Ici.

L'AGENT.

Quand ?

MARCEL pere.

Ce ſoir.

L'AGENT.

Et les Aſſociés ?

MARCEL pere.

Ils y feront.

L'AGENT.

Sera t-il forcé de leur parler ?

MARCEL pere.

Oui, il le faut : ſa préſence applanit tout.

L'AGENT.

Quelles feront les affurances ?

MARCEL pere.

Portez ma réponfe : je le verrai auparavant. Allez.

(L'Agent & Gors fortent.)

SCENE III.

MARCEL pere.

MON pardon ! Mon pardon ! Eft-il de réconciliation fincere entre un fujet & fon Souverain ! ..... Oui, ce foir..... Que cette Affemblée m'a paru durer long-tems ! .... Je vois des gardes.... Ciel ! Ah !

SCENE IV.

MARCEL pere, MARCEL fils, FELIX.

MARCEL fils.

AH ! mon pere, ceux qui vous ont donné des foupçons fur la conduite de Maillard vous

ont trompé! c'eſt votre ami, c'eſt votre meilleur ami. Je ſuis au comble de mes vœux. Vous ſerez l'un & l'autre les doux objets de mon reſpect : je ſerai heureux..... Oui, ſa fille pourra vous nommer ſon pere.

MARCEL pere.

Mon fils, j'attendois de vous le récit de ce qui peut m'intéreſſer, & non des exclamations indécentes ſur votre bonheur.

MARCEL fils.

Mon pere! ....

MARCEL pere.

Quoi! lorſqu'il s'agit de mon repos!....

MARCEL fils.

Je n'aurois pas penſé à ce qui me regarde, ſi je n'étois convaincu que votre repos eſt aſſuré. Je vais vous ſatisfaire....

MARCEL pere.

Etiez-vous préſent à ce qui s'eſt paſſé?

MARCEL fils.

Oui. Quoique caché dans la foule, je n'ai rien perdu de ce qui s'eſt dit; & Felix, que voici, & qui étoit à quelque pas de moi, eſt

un témoin de plus, qui peut rectifier ce que j'aurois mal entendu. Le Dauphin s'est assis; il a ensuite fait un signe de la main, pour demander du silence; & il a parlé. Il a fait le tableau le plus fidele & le plus touchant des malheurs de l'Etat; il a prouvé que les calamités de la nation n'avoient été produites que par la nation même; que, sitôt que l'esprit de paix, de concorde & de soumission aux loix, seroit rentré dans tous les cœurs, la fertilité renaîtroit dans les campagnes, la tranquillité dans les villes, la sûreté sur les routes, la facilité dans le commerce, & que l'abondance, sans fouler la nation, la remettroit en état de faire cesser la captivité du Roi, & de venger la France de la témérité de ses ennemis.

Il a ajouté qu'il n'étoit pas surprenant que des malheurs si grands & si imprévus eussent livré une partie du Peuple à cet esprit de vertige & d'erreur qui l'a entraîné dans des actions dont il a frémi lui-même après les avoir commises.

Maillard a saisi adroitement cette partie de son discours, pour représenter que les plus honnêtes gens avoient été forcés de céder à ce torrent par prudence, & même par nécessité; qu'en paroissant partager la fureur du peuple, ils l'avoient modérée; & qu'il avoit fallu céder aux premiers mouvemens de la sédition, pour la réprimer.

Il a fait ensuite une peinture énergique de la situation terrible d'une ame droite & hon-

nête, forcée d'ordonner le crime, pour prévenir l'atrocité d'un attentat inoüi. Il vous a désigné, mon pere, sans vous nommer; il a parlé de la sagesse de votre ancienne administration, de vos vues profondes & étendues, de l'utilité des réglemens dirigés & combinés par vous; il a fait voir votre amour pour le bien public dans les fortifications que vous avez fait faire pour la sûreté de Paris, dans l'acquisition même, avec vos propres deniers, de cet Hôtel-de-Ville, honoré de la présence du Dauphin, & dont la vente a été confirmée par lui: ensuite il a montré dans l'avenir le plus brillant la grandeur des services que vous pouvez rendre. Le Dauphin a accordé l'oubli de tout, & il a comblé Maillard de ses éloges.

MARCEL pere.

Il les desiroit bien autant que mon pardon.

MARCEL fils.

Non, mon pere; il avoit éloigné de son discours tout ce qui pouvoit les lui attirer.

MARCEL pere.

Est il permis à la prudence humaine de se fier à un pardon extorqué par la nécessité?

FELIX.

Sire Marcel, permettez-moi de vous le dire, vous vous êtes, je crois, fait une fausse idée du

Dauphin : il a autant de droiture dans le cœur, que de bonté dans le caractère & de ſageſſe dans l'eſprit. Je voudrois que vous entendiſſiez celui de mes parens qui a l'honneur d'être près de lui. Quelqu'un diſoit hier en ſa préſence qu'il falloit tromper par des careſſes, les ſujets que l'on vouloit perdre. Non, a dit le Dauphin ; je penſe comme mon pere : ſi la vérité étoit égarée ſur la terre, il faudroit la retrouver dans la bouche des Rois. Moi, a t-il ajouté, tromper par des careſſes ! C'eſt le foible qui trompe : & la diſſimulation d'un Roi ne doit pas s'étendre au delà du ſilence.

MARCEL fils.

Oui, mon pere ; ſoyez aſſuré que ce qu'il a dit eſt ſacré..... Mais oſerois-je vous faire une priere ?

MARCEL pere.

Que voulez-vous ?

MARCEL fils.

Maillard va rentrer ; il va vous certifier tout ce que je vous ai dit....

MARCEL pere.

Je vous crois.

MARCEL fils.

Pourrois-je eſpérer..... Voudriez-vous

faisir cet heureux moment, pour lui demander sa fille ? Mon alliance avec elle, en confondant nos familles, en réunit les services, & ne peut que donner plus d'assurance....

MARCEL pere.

Je vous entends..... (*à Felix.*) Felix, ce parent, que vous avez près du Dauphin a t-il sa confiance ?

MARCEL fils.

Mon pere, voici Maillard.

SCENE V.

MARCEL pere, MARCEL fils, MAILLARD, FELIX.

MAILLARD.

(*Il a alors la robe d'Echevin.*)

SIRE Marcel, c'est avec bien plus de satisfaction que je ne les ai acceptées, que je vous remets dans les fonctions que je viens de remplir.

MARCEL pere.

Je sais, Maillard, je sais toutes les obliga-

tions que je vous ai. Soyez assuré que ma reconnoissance. . . .

MAILLARD.

C'est l'Etat qui m'en devra, si vous remplissez nos espérances.

MARCEL pere.

En doutez-vous ?

MAILLARD.

Si j'en eusse douté, j'aurois laissé à quelque autre le soin de ce que j'ai fait.

MARCEL pere.

Eh ! quelles sont les résolutions prises dans cette Assemblée ?

MAILLARD.

Le Dauphin part à l'instant pour son Gouvernement ; il va donner les ordres pour convoquer les Etats-Généraux. Vous y paroîtrez, vous, comme Député du tiers-état. Si vous aviez entendu le Dauphin ; ah ! Marcel ! . . . . Quel spectacle plus attendrissant que celui de l'héritier du Trône, qui pour faire cesser la captivité de son pere, vient implorer lui-même les secours de son peuple, d'un peuple ingrat, de qui la rage ! . . . . Enfin il a parlé avec la plus

grande ſageſſe. Mon ame voyoit avec joie ſe déployer dans l'avenir les heureux deſtins que ſon régne prépare à la France. Inſtruit à la ſeule école qui fait les grands hommes, l'adverſité, ce n'eſt point par de vains diſcours & par des leçons ſtériles, c'eſt près de ſon peuple qu'il apprend à le gouverner, à le plaindre, & à lui pardonner. Raſſurez-vous, Marcel, raſſurez-vous; il eſt trop grand pour ne pas ſacrifier une animoſité particuliere au bien public. Ceux qui n'ont offenſé que lui n'en ont rien à redouter. Sa magnanimité eſt capable d'immoler même ſa gloire perſonnelle au bonheur du Royaume. Il remet, Marcel, entre vos mains ſes plus cheres intérêts, la garde, la ſûreté & la tranquillité de Paris; & c'eſt un premier moyen que le Ciel vous offre pour juſtifier mes promeſſes & votre repentir.

MARCEL fils.

Sire Maillard, ajoutez à ce bonheur.... Mon pere, parlez, je vous prie.

MARCEL pere.

Maillard, qui peut nous empêcher de renoüer le projet de l'union de nos familles? Je vous renouvelle la demande que je vous ai faite de votre fille pour mon fils.

MAILLARD.

C'eſt avec plaiſir que j'en contracte les en-

gagemens : je les crois dignes l'un de l'autre ; ils ſont vertueux.

MARCEL fils.

Eh ! quel jour, Sire Maillard, quel inſtant preſcrivez vous ? dites, je vous en prie ?

MAILLARD.

Mon ami, votre vivacité ne vous permet pas de voir que ce n'eſt encore ni du jour ni de l'inſtant qu'il convient de décider. Ma fille n'a pas encore dix-ſept ans ; vous en avez à peine vingt-cinq. Entrez en charge ; étudiez en les devoirs ; formez votre maiſon : alors ma fille eſt à vous.

MARCEL fils.

Un mois ſuffit.

MAILLARD.

Non ; une année.

MARCEL fils.

Une année !

MARCEL pere.

C'eſt preſcrire un tems bien long à l'impatience de mon fils, & peut-être aux vœux d'Héloïſe.

MAILLARD.

Ils attendront.

MARCEL pere.

Sire Maillard, je vois vos craintes..... Felix, écoutez moi; vous avez, dites vous, près du Dauphin....

(*Marcel pere se retire avec Felix dans le fond du théâtre : souvent même on les perd de vue, parce qu'ils paroissent causer en marchant.*)

MARCEL fils.

Nous attendrons! Quoi! Sire Maillard, rien ne pourra vous fléchir! Trois années entieres se sont déja passées, depuis que je suis le joüet de mes desirs & de mes espérances. Quelques jours avant les troubles de Paris, lorsque, de votre consentement & de celui de mon pere, il ne restoit plus à Héloïse & à moi qu'à marcher à l'Autel; les raisons que vous venez d'alléguer ne subsistoient elles pas? J'étois beaucoup plus jeune; je n'étois pas en charge; ma maison n'étoit pas formée, ou, pour mieux dire, celle que je desirois habiter, la vôtre s'ouvroit pour recevoir vos enfans; & j'allois passer près de vous des instans dont je ne craindrai jamais que vous soyez le temoin.

MAILLARD.

Mon ami, ce n'eſt pas ſans y avoir réfléchi que j'ai pris une réſolution qui me fait quelque peine.

MARCEL fils.

Ah! Héloïſe, joignez-vous à moi.

SCENE VI.

MAILLARD, HÉLOISE, MARCEL fils.

MAILLARD.

Ma fille, tout à réuſſi ſelon nos vœux; le Dauphin veut bien oublier ce que la néceſſité des tems a fait faire à Sire Marcel. Enfin le Prévôt va employer pour le bien public les talens que nous lui connoiſſons. Puiſſent ces murs, qu'il a bâtis, ne retentir que des éloges que ſa conduite va mériter! Ils rejailliront ſur vous. Ma fille, j'approuve votre mariage.

HÉLOÏSE.

Ah! mon pere, pardonnez ſi mon ſilence?...

MARCEL fils.

Héloïſe, qu'allez-vous dire! Votre pere ne

consent à notre mariage, il ne consent à nous unir que dans un an.

HÉLOÏSE.

Dans un an !

MAILLARD.

Oui, ma fille : mille considérations m'obligent à ce retard. J'"ajouterai que, par les occupations municipales dont je suis chargé, contraint d'avoir le jour & la nuit mon logis ouvert à toutes sortes de personnes, il est imprudent que vous l'habitiez. Je sais que, par le cœur & par l'éducation, votre sagesse est supérieure aux dangers ; mais elle pourroit ne pas être à l'abri des soupçons. Le séjour de l'affluence, du bruit & du tumulte, n'est pas celui où doit se plaire l'innocence. Ainsi, pendant cette année, je vais vous mettre au couvent, près de ma sœur.

MARCEL fils.

Au couvent !

HÉLOÏSE.

Moi, mon pere !

MAILLARD.

Oui, ma fille ; & vous devez m'approuver. Je vous y conduis demain ; & dites-vous adieu.

MARCEL fils.

Adieu ! Adieu !

HÉLOÏSE.

Adieu, Marcel.

(Elle ſort.)

SCENE VII.

MARCEL fils, MAILLARD.

MARCEL fils.

ELLE me quitte, ah Ciel !

MAILLARD.

Dans quel chagrin vous me paroiſſez plongé !

MARCEL fils.

Vous nous ſéparez !

MAILLARD.

C'eſt pour vous unir.

MARCEL fils

Jamais, je le vois, jamais cela n'arrivera.

MAILLARD.

Jamais ! Avez-vous déja vu Maillard manquer à ſa parole ?

MARCEL fils.

Que ne la tenez-vous à préſent !

MAILLARD.

Cela eſt impoſſible.

MARCEL fils.

Impoſſible ! Hélas ! vous ignorez ! . . . . . Pourquoi accabler de douleur deux perſonnes que vous aimez ?

MAILLARD.

Si je vous aimois moins, je n'entretiendrois pas votre eſpérance.

MARCEL fils.

Ah ! Maillard, vous ignorez ! . . . . Il faut que je vous l'avoue ; votre fille partage mon déſeſpoir ; nous nous aimons : c'eſt nous ôter la vie de nous enlever le plaiſir de nous voir.

MAILLARD.

C'eſt une raiſon de plus pour vous éloigner l'un de l'autre.

MARCEL fils.

Une raiſon de plus !

MAILLARD.

Oui, Marcel, oui, mon fils, je vous aime ; & ſi je balançois, ce que vous venez de me dire affermiroit la réſolution que j'ai priſe de vous ſéparer. Quelque honnêteté qu'il y ait dans le cœur de ma fille & dans le vôtre, je ne dois pas vous expoſer aux dangers de la plus folle des paſſions. L'amour que vous avez l'un pour l'autre, & qui ſembleroit autoriſé par moi, ne peut manquer de vous conduire malgré vous-même à l'abus de ma confiance. Votre combat n'eſt pas douteux; mais la victoire eſt peut être au-deſſus de vos forces. Croyez-vous alors que, moi vivant, votre mariage fût la récompenſe des déſordres où mes occupations, ou ma négligence vous auroient laiſſé tomber ?

MARCEL fils.

Ne l'appréhendez pas, Sire Maillard, ne l'appréhendez pas. Si c'eſt là votre crainte, je vous jure, je vous promets de ne jamais porter mes pas, ni même mes regards vers elle. Du moins je la ſaurai ici ; du moins je ſaurai qu'elle reſpire dans la même ville que j'habite ; du moins le même air. . . .

MAILLARD.

MAILLARD.

Non, Marcel, vos promeſſes ſont inutiles.

MARCEL fils.

Cruel que vous êtes ! je le vois, votre parti eſt pris ; ce n'eſt pas à moi que vous la deſtiniez.

MAILLARD.

Qui m'empêcheroit de vous le dire ?

MARCEL fils.

Que ſais-je ! Peut-être attendez-vous des circonſtances....

MAILLARD.

Je pardonne à la paſſion qui vous emporte ce que ce ſoupçon peut avoir d'injurieux ; mais il me force de vous déclarer ce que j'avois tort de vouloir vous cacher. Quelque ſujet que j'aie de penſer que votre pere remplira ſes engagemens envers le Prince & envers l'Etat, il s'éleve encore des ſoupçons dans mon cœur. Un homme qui a vu le crime de près ne revient que pas à pas vers la vertu qu'il avoit abandonnée. Je veux être aſſuré de la conſtance de Marcel dans ſes promeſſes ; je veux voir s'il ne regardera pas en arriere. Tant que les ſcélérats dont il s'eſt ſervi braveront l'indignation

des citoyens qu'ils effraient par leur préſence, je crains que Marcel ne rempliſſe pas la carriere qu'il a devant les yeux. Si ce malheur arrive, je ne vous le diſſimule pas, toute liaiſon eſt rompue entre nous, oui toute liaiſon eſt rompue entre nous. L'éclat de toutes les vertus raſſemblées ſur un fils ne porte que plus de jour ſur l'ignominie de ſon pere; & mes petits enfans ne la partageront pas. Je benis le Ciel à préſent de ce que la paſſion que vous avez pour ma fille eſt aſſez violente pour vous plonger dans le plus grand chagrin: je voudrois l'augmenter: vous n'en ſerez occupé que plus ſérieuſement à ſuivre, à preſſer, à corriger, s'il eſt poſſible, toutes les démarches de votre pere. Vous dirigerez avec plus d'attention la tendreſſe qu'il a pour vous vers celle qu'il doit à ſa patrie. Au moins une paſſion folle aura t-elle été une fois utile à l'Etat. Adieu, Marcel. Ma fille part demain matin..... Dans un an.... Adieu, Marcel.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

MARCEL fils.

DANS un an! .... Et peut-être jamais... C'eſt demain qu'elle me quitte...Demain!...

Eh! je ne la verrois plus.... Je ne la verrois plus! ....

(*Ici Marcel pere, qui s'étoit écarté avec Felix, pour lui parler de ce parent qu'il a chez le Dauphin, reparoît.*)

SCENE IX.

MARCEL pere, MARCEL fils.

MARCEL fils.

AH! mon pere, je suis au désespoir!

MARCEL pere.

Quels sont tes chagrins? As-tu des ennemis?

MARCEL fils.

Je n'en ai pas d'autre que moi-même.

MARCEL pere.

Confie toi à moi, & sois sûr que je suis en état de te rendre heureux.

MARCEL fils

Pouvez-vous m'unir à la fille de Maillard?

MARCEL pere.

Il te l'accorde.

MARCEL fils

Il la met au Couvent.

MARCEL pere.

Au Couvent !

MARCEL fils.

Oui ; & c'eſt demain qu'il me l'enleve, c'eſt demain qu'il nous ſépare ; c'eſt demain qu'il la met au Couvent.

MARCEL pere.

Que t'importe ! Tu es jeune ; une année s'écoule avec tant de rapidité ! ....

MARCEL fils.

Une année !

MARCEL pere.

Eſt-ce que dans Paris une ſeule femme ? ...

MARCEL fils.

N'achevez pas ; elle eſt la mienne.

MARCEL pere.

La vôtre !

MARCEL fils.

Oui, elle eſt ma femme ; nous ſommes mariés,

MARCEL pere.

Vous êtes mariés !

MARCEL fils.

Oui, nous le ſommes. Je m'attends.... Je m'attends, mon pere, à toute votre ſévérité ; mais je ſuis au déſeſpoir : il n'eſt rien que je ne brave.

MARCEL pere.

Vous, marié ! Eh ! comment ſe peut-il que ce mariage ait été fait ? Quel eſt l'homme aſſez hardi, quel eſt celui qui, ſans mon conſentement, a oſé vous unir ?

MARCEL fils.

Il n'eſt pas coupable. Il vous ſouvient que je l'avois ce conſentement & celui de Maillard. Nous dévions être unis ; le contrat étoit ſigné, les accords paſſés, les publications faites, lorſque la fureur, la rage.... ou, pour mieux dire, ce que vous appelez l'intérêt de l'Etat, fit révolter le Peuple. Il court aux armes, il force le Palais du Dauphin. De-là, toutes ces actions commiſes ſous vos yeux, ces forfaits inoüis (c'eſt le nom que leur donna Maillard) ; ces malheurs, dis-je, lui firent rompre les liaiſons projetées. Je priai, je gémis, je pleurai : il fut inflexible. Il me tint

alors une partie du discours qu'il vient de me confirmer. Maillard fut quelques jours après forcé de quitter Paris, pour faire avancer des approvisionnemens : pour vous, mon pere, vous étiez trop occupé, pour éclairer ma conduite. Je saisis cet instant. Hélas ! l'amour dont j'étois dévoré, mes vœux trompés dans l'instant même qui devoit les combler, la certitude de votre aveu qui n'étoit que suspendu, peut-être aussi la fureur & l'illusion des desirs, tout prêta des couleurs favorables aux moyens que j'employai. Je suivis le conseil que Felix me donna : de votre part & de celle de Maillard, on porta des lettres à sa fille & à celui qui nous a mariés. Dans ces lettres, vous paroissiez exiger l'un & l'autre le plus grand secret.... Pardonnez à mon repentir.... (Ah ! mon pere, avez-vous connu l'amour ?) Le mariage s'accomplit. Quelques jours après je fis voir aux intéressés la nécessité de prolonger ce mistere, en leur avouant ce que l'amour m'avoit inspiré. Ah ! mon pere, pardonnez-moi !

MARCEL pere.

Je suis loin de te faire aucun reproche: j'aime mieux voir dans mon fils les ressources adroites d'un homme de résolution, que la foiblesse d'un citoyen qui ne sait pas se rendre maître des événemens. Eh ! que puis-je faire pour t'obliger ?

MARCEL fils.

Je ne ſais.... Si vous alliez trouvez Maillard, ſi vous alliez vous-même lui déclarer notre mariage?

MARCEL pere.

Tu te trompes; tu ne le connois pas. Ferme dans des préjugés dont il s'eſt fait des principes, il aimera mieux faire rompre le mariage & perdre ſa fille que de l'accorder à un homme qui paroîtra s'être joué d'un miniſtere ſacré.

MARCEL fils.

Laiſſez-moi donc tout à mon déſeſpoir: & ſi dans la fureur où je ſuis, il arrive....

MARCEL pere.

Eh! qui peut te faire précipiter des démarches téméraires? Le tems, qui ſoumet la France même à ſes révolutions, ne peut il en amener pour toi?

MARCEL fils.

Hélas! ſi ma femme n'étoit pas mere!...

MARCEL pere.

Mere! Eh! aurois-tu un fils?

MARCEL fils.

Oui : & c'eſt ce qui doit faire à préſent ſa douleur. Elle a regardé comme un devoir ſacré de le nourrir elle-même.

MARCEL pere.

Le nourrir ! Eh ! comment ſe peut il que le vigilant Maillard ne voie pas dans ſa propre maiſon ? . . . .

MARCEL fils.

Notre enfant, mon pere, votre enfant eſt ſous ſes yeux ; il le voit à chaque inſtant ; il l'aime ; il ſemble que la nature s'empare déja de ſes droits ; mais il croit que c'eſt l'enfant de mon ami de, Felix. Sa femme en prend le ſoin. Si vous voyiez ſa mere, ſi vous voyiez ma femme, votre fille, avec quelle tendreſſe, avec quelles careſſes ? . . . . Eh ! demain on ſépareroit & la mere & l'enfant. . . . Et demain on arrache de mes bras une femme que j'adore ! Non, cela ne ſera pas. Vous m'avez écouté, mon pere. . . Donnez-moi quelques-uns de vos braves : moi & mon ami, nous l'attendrons ; je l'enleverai ſur la route.

MARCEL pere.

Eh ! crois-tu que, pour la conduire, Maillard s'en fie à d'autre qu'à lui-même ?

MARCEL fils.

Lui ! Qu'il ne me la diſpute pas.... Qu'il tremble ! C'eſt ma femme, c'eſt mon fils.... Je ne me connois plus, je ne connois plus rien.

MARCEL pere.

Sois tranquille ; tu es digne de mon ſecret... Trouve toi ici ce ſoir à huit heures.

MARCEL fils.

Ici ?

MARCEL pere.

Oui.

MARCEL fils.

A huit heures ?

MARCEL pere.

Oui, ici, à huit heures préciſes.

MARCEL fils.

O ciel ! ſois moi favorable !

FIN du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARCEL fils.

TOUTE liaiſon, dit-il, eſt rompue entre nous..... Toute liaiſon! Honneur, vertu, devoir!.... Non, je n'en connois qu'un, celui que m'impoſent l'amour & la nature. Cruel Maillard, c'eſt toi qui le veux; je ne fais qu'obéir à l'impulſion que tu me donnes. Eh! que m'importe & Paris, & l'Etat, & la Cour! mon pere a ſans doute des vues plus ſaines que les miennes, & des projets plus sûrs: ſon expérience, ſon amitié, ce qu'il a fait.... Ce qu'il a fait! Quoi! je pourrois!.... Ah! je la perds!

SCENE II.

MARCEL pere, MARCEL fils.

MARCEL pere.

EH! bien, mon fils, les réflexions que je vous ai donné le tems de faire ont elles refroidi

en vous la fureur qui vous agitoit ? avez-vous gagné ſur vous-même d'abandonner, & pour toujours, celle que vous aimez ?

MALCEL fils.

Moi, mon pere, l'abandonner !

MARCEL pere.

Vous avez entendu les dernieres réſolutions de Maillard ; vous avez reçu ſes ordres. Son projet étoit médité ; je le ſavois. Doutez-vous à préſent que cette année de ſéparation, qu'il demande & qu'il exige, ne ſoit un des moyens dont il ſe ſert pour violer ſes engagemens ? Doutez-vous que ſon projet ne ſoit de faire paſſer ſa fille dans les bras d'un homme plus opulent ou plus fortuné que vous ? Déja un bruit ſourd nomme celui qui doit vous ſuccéder. A quoi êtes-vous réſolu ?

MARCEL fils.

A tout : je ne connois rien de ſacré que les nœuds qui m'attachent à elle. Dites, que faut-il que je faſſe ? ma main eſt prête.

MARCEL pere.

Cela ſuffit. Jurez que le ſecret que je vais vous confier....

MARCEL fils.

Vous doutez de votre fils !

MARCEL pere.

Non. Demain il est possible que vous viviez avec votre femme.

MARCEL fils.

Demain !

MARCEL pere.

Demain vous serez unis, quelqu'effort que fasse le superbe Maillard.

MARCEL fils.

Demain ! Est-ce en faisant valoir les droits de la Justice ?

MARCEL pere.

Non ; ceux du plus fort : ce sont les seuls qui vous restent. Demain le Roi de Navarre.... Mon fils !

MARCEL fils.

Mon pere....

MARCEL pere.

Je m'en fie à votre probité & à ce que vous me devez. Si, après ce que je vais vous dire, vous osiez balancer, si le moindre doute !.... Jurez à l'instant que jamais....

MARCEL fils.

Il n'eſt point de ſerment qui puiſſe vous raſſurer autant que la ſituation de mon cœur. Que tout mon ſang coule à vos yeux, ſi je ne vous ſuis fidele !

MARCEL pere.

Cela ſuffit. Demain ; demain le Roi de Navarre eſt maître de Paris.

MARCEL fils.

Lui !

MARCEL pere.

C'eſt de l'aveu de la Nobleſſe, & du conſentement de toute la France.

MARCEL fils.

O ciel ! Eh ! le Dauphin ? . . . .

MARCEL pere.

Qu'il rejoigne ſon pere. L'un violent, impétueux, ſans frein, ſans loi ; l'autre ſans expérience, foible, timide, indécis, livré à tout ce qui l'approche ; ils ſont tous deux incapables de tenir les rênes du Gouvernement.

MARCEL fils.

Mon pere, il vous a pardonné.

MARCEL pere.

Avez-vous aſſez peu de connoiſſance des hommes, pour ne pas ſavoir le prix qu'il faut mettre à de tels pardons ? Ma ſoumiſſion ne l'a pas plus trompé que je ne le ſuis par ſon indulgence.

MARCEL fils.

Que de ſang va couler !

MARCEL pere.

Non. A minuit frappant.... (Mon fils, vos jours ſont attachés au ſecret que je vais vous confier : je le ferois à regret, mais ma main, ma propre main vous arracheroit la vie, ſi vous oſiez parler....)

MARCEL fils.

Ne le craignez pas.

MARCEL pere.

En ce jour même, dans trois heures, à minuit, la porte Saint-Antoine eſt livrée au Roi de Navarre. Avant que le jour paroiſſe, des corps-de-garde avancés en ſilence, & poſés avec tranquillité, ne permettront pas même le deſir d'un ſoulevement. Je ne vous l'aurois pas dit, ſi je n'avois pas craint pour vos jours, & qu'un zèle inconſidéré pour un parti ſans

défenſe ne vous eût jeté dans un péril que vous ne pourrez plus courir : vous ſerez près de moi.

MARCEL fils.

Eh! croyez-vous que le ſevere Maillard ?. . .

MARCEL pere.

Maillard ! il ſera arrêté à ſon poſte : & ſon conſentement au mariage de ſa fille ſera la condition miſe à ſa liberté. Alors des honneurs qui lui ſeront accordés, de la fortune ajoutée à la ſienne, ſatisferont ſon ambition ou ſon avarice, & vous feront jouir en paix d'un hymen qui, ſans cela, eſt impoſſible. Pour nous, ſoit que le Roi de Navarre ſe rende au vœu unanime de la Nation, & s'aſſeoye ſur un Trône qu'il eſt en état de remplir, ſoit que les Provinces, fideles au ſang de leurs anciens Maîtres, rappellent & ſoutiennent le Dauphin, cette ſecouſſe néceſſaire remettra le Royaume dans la ſituation où il doit être. Tous les abus ſeront corrigés : ce ne ſeront plus les animoſités particulieres d'une Nobleſſe inquiete, & du Connétable, & des Ducs de Bretagne, & des Comtes de Flandres; ce ne ſera plus le deſſein formé d'enchaîner les loix, & d'abuſer du pouvoir, qui armera la France; mais une défenſe légitime ou une vengeance indiſpenſable, pour le ſoutien ou l'honneur du Trône. Et moi,

ayant fait cauſe commune avec le Roi de Navarre, le pardon de mes fautes (ſi alors on leur donne ce nom) mon pardon ſera auſſi sûr & auſſi authentique que les traités, & non accordé légerement par un Prince foible qui n'a peut-être de volonté à lui que celle de ſe venger un jour.

MARCEL fils.

Comment, mon pere, eſt-il poſſible que vous n'ayez pas prévu que tôt ou tard? ....

MARCEL pere.

Mon fils, c'eſt aujourd'hui, dans trois heures, à minuit, que cela ſe conſomme.

MARCEL fils.

Je me tais,

MARCEL pere.

Je n'ajoute qu'un mot : il n'eſt que ce moyen pour garantir l'Etat de ſa perte, votre pere de l'échaffaud, & vous du malheur que vous redoutez. Héſitez à préſent..

MARCEL fils.

Je n'héſite point.

MARCEL pere.

Je ſuis sûr de vous.

MARCEL

MARCEL fils.

Vous devez l'être.

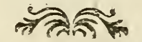
MARCEL pere.

Paſſez dans cette ſalle. J'attends ici le Député du Roi de Navarre. Je vous préſenterai à nos amis ; & vous irez vous préparer pour me joindre.

SCENE III.

MARCEL pere.

QUE ne ſuis-je convaincu qu'ils arriveront ces événemens ! Populace inſenſée, pourquoi me ſuis-je laiſſé entraîner à vos perfides mouvemens ! Ce qui n'eſt que folie en vous eſt un crime horrible dans un homme en place. Combien de fois le remords ! .... Demain ! .... Quelle nuit !



SCENE IV.

MARCEL pere, UN GARDE.

LE GARDE.

VOICI quelqu'un qui m'a dit, après le mot du guet : « dites au Prévôt que je ſuis l'hom-
» me attendu ».

MARCEL pere.

Qu'il entre.

(*Le Garde ſort.*)

SCENE V.

MARCEL pere, SIRE LADDIT,

l'AGENT *qui reſte au fond du Théâtre.*

SIRE LADDIT.

POUVONS-nous parler ici avec sûreté ?

MARCEL pere.

Oui ; ceci eſt la ſalle d'aſſemblée, & il n'y a perſonne que mon fils.

LADDIT.

Pourquoi ton fils?

MARCEL pere.

Je te le dirai. Nous ferions dans cette falle, fi les fenêtres ne donnoient pas fur la place. Ce paffage ci conduit à l'appartement de Maillard: mais il eft à fon pofte: à cette heure perfonne n'y entre, & il y a un garde. Quant à cette fauffe-porte, c'eft par là que nos amis doivent entrer; l'iffue en eft gardée exactement.

LADDIT.

Pourquoi avoir choifi l'Hôtel-de-Ville?

MARCEL pere.

Les démarches les mieux combinées peuvent être dérangées par le plus foible obftacle: & fi, par le plus grand des hazards, cette affemblée ci étoit inutile, & fi elle étoit fue, la publicité du lieu dérangeroit les conjectures.

LADDIT.

Eh! bien, Marcel, je te le répete; cette nuit fait ta perte ou ta fortune; elle te place à côté du Trône ou fur un échaffaud: demain ami du

Roi mon maître, ou envoyé au ſupplice par le Dauphin.

MARCEL pere.

Je le ſais; je ſais tout ce que j'ai fait: l'examen intime de mes témérités a porté dans mon ame une lueur ſombre qui me fait entrevoir le ſort qui m'attend. C'eſt à moi de le prévenir & de le changer. Comment le Dauphin me pardonneroit-il mon offenſe.... Je ne lui pardonnerai jamais de l'avoir offenſé! Qu'il périſſe!

LADDIT.

Tout eſt dit. Lorſque le Roi de Navarre m'a envoyé vers toi, voici ſes dernieres paroles: « Sire Thomas, aſſure Marcel de toute » mon amitié. Je n'obtiendrai rien des droits » de ma naiſſance ou des faveurs de la fortu- » ne, que je ne le partage avec lui. Je ne lui » propoſe point de conditions: qu'il les faſſe; » accepte les; j'y ſouſcris ».

MARCEL pere.

Je te les ai dites: la mort de Maillard; elle m'eſt néceſſaire; & celle de neuf autres, & la confiſcation de leurs biens.

LADDIT.

Tu les auras. Maillard périt cette nuit, & de ma main, ou de celle de cet homme.

MARCEL pere.

Qu'à l'Aſſemblée des Etats le Rôi de Navarre s'avoue l'auteur de tout ce que j'ai fait. Quant à ce qui va ſe paſſer, je le place à notre tête ; c'eſt ſon affaire. Pour les dignités dont il veut m'honorer, je l'en diſpenſe : je ne deſire que ma retraite, & je n'aſpire qu'à la jouiſſance d'un repos qui me fuit, & à étouffer des remords qui m'accablent.

LADDIT.

Des remords ! Ton ſalut aſſuré, tu n'en auras plus : Le remords ſuit la crainte, & ſe perd avec elle. Eh ! quels ſont ceux devant qui je vais parler ?

MARCEL pere.

Ce ſont ces mêmes hommes que nous avons employés dans tous les mouvemens qui ont agité Paris ; c'eſt ce brave Le Flamand, qui le premier, en préſence du Dauphin, a percé de coups le Maréchal de Normandie ; c'eſt l'intrépide Anderſon, qui, près de Saint-Eloi, a ameuté le Peuple, & qui, ſuivi de ſes amis, a de ſa maſſe d'armes écraſé la tête de l'Avocat-général d'Acy ; enfin c'eſt Artaud, c'eſt Laltier, c'eſt Robert & quelques autres ; tous gens du peuple, mais hommes terribles. Ces hommes ſeuls, déja diſpoſés par moi, peuvent

d'ici à minuit, raſſembler dix mille de leurs ſemblables, employer leurs fureurs & ſervir nos projets.

LADDIT.

Eh! quels diſcours puis-je tenir à de pareilles gens.

MARCEL pere.

Tous ceux qu'il te plaira. Leur ignorance eſt prête à recevoir toutes les impreſſions que tu voudras leur donner. Charge des couleurs les plus noires & les plus affreuſes le tableau de ce qui s'eſt paſſé dans Rouen. Attendris-les ſur le ſort de ton Souverain; flatte-les; appelle-les par leur nom; dis leur qu'ils ſont connus, qu'ils ſont chéris du Roi de Navarre. Ces marques de bonté, de la part d'un Prince, leur feront tenter l'impoſſible : jamais, avec le peuple, un pareil moyen n'a manqué ſon effet... J'entends quelque bruit.... Ils arrivent. Retire toi dans cette ſalle; tu y trouveras mon fils; j'irai t'avertir.

LADDIT.

Pourquoi lui as-tu découvert nos projets?

MARCEL pere.

Il y eſt enchaîné par des circonſtances que tu ignores, & que je te dirai. D'ailleurs, con-

nu par ſon crédit dans le Peuple, j'avois beſoin que ſon aſſociation donnât plus de poids à nos deſſeins, & raffermît nos gens ébranlés & preſque intimidés par l'Aſſemblée tenue ce matin. Va le joindre; prouve lui l'unanimité des vœux de la Nation; affecte la plus grande tranquillité; & ſurtout dérobe à ſes regards toute idée de meurtre & de violence dans l'exécution de nos projets. J'irai vous chercher.

SCENE VI

MARCEL pere.

OUI, tout eſt dit.

SCENE VII.

MARCEL pere, GORS.

GORS.

BONSOIR, Sire Marcel.

MARCEL pere.

Bonſoir, Gors. Sais-tu s'ils viendront tous ?

GORS.

Oui ; ils me ſuivent.

(Marcel ſort.)

SCENE VIII.

ANDERSON, GORS, ROBERT, & pluſieurs autres Conjurés.

(Ils entrent les uns après les autres, quelquefois deux & trois enſemble : ils ont tous l'air ſombre ; ils rêvent, & paroiſſent ſe chercher ; & quand ils ſe rencontrent, ils s'évitent.)

ANDERSON.

EST-il arrivé ?

GORS.

Qui ?

ANDERSON.

Le Prévôt.

GORS.

Oui ; il va rentrer.

ANDERSON, *tirant ſon poignard.*

Connois tu un poignard d'une trempe plus forte ?

ROBERT, *tirant le ſien.*

En voici un qui ſera plus employé.

ANDERSON.

Que veux-tu dire ?

ROBERT.

Tu le ſauras demain.

UN DES CONJURÉS, *qui ſe promene.*

Demain ! demain eſt un grand jour.

UN AUTRE.

Oui ; cela finira tout.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, MARCEL pere.

MARCEL pere.

COUVREZ-vous, mes amis. Bientôt vous ſerez reſpectés de ceux qui vous forcent au

respect.... (*Il les compte des yeux.*) Vous êtes ici tous les quinze : mon fils sera le seizieme.

ANDERSON.

Votre fils !

UN AUTRE CONJURÉ.

Sire Marcel, quoi ! votre fils ! ....

MARCEL pere.

Oui ; il est si persuadé de la nécessité qui nous met les armes à la main, qu'il veut partager nos dangers & nos récompenses. Si j'étois de ces hommes foibles qui ne voient qu'eux-mêmes, & qui, tirés du péril, y laissent engagés les compagnons de leur fortune, j'aurois joui de la tranquillité qui se présente à moi. Ce matin, dans cet Hôtel-de-Ville, mon pardon a été accordé ; ma grace est sûre & ratifiée, & je n'ai plus rien à craindre : mais la vie ne m'est rien, lorsque je vois la vôtre en danger. Hier, entre huit & neuf heures du matin, à l'Hôtel des Tournelles, il a été tenu un conseil secret.... permettez-moi de ne pas vous nommer celui de qui je tiens cet avis : dans ce conseil, la mort de vous tous a été résolue. Un seul de vous a été excepté : voulez-vous que je le nomme ?

TOUS.

Non, non, oui, non, non.

MARCEL pere.

Demain le Dauphin....

ANDERSON.

Demain ! Que le tonnerre m'écrafe ! ....

MARCEL pere.

Paix Anderfon..... Demain le Dauphin vous fait arrêter tous, & vous livre au fupplice. Ainfi, mes amis, vous refte t-il quelque doute fur le parti que vous avez à prendre ? D'un côté, vous voyez les bourreaux, les tortures, une mort infâme & cruelle; de l'autre, le Roi de Navarre qui vous tend les bras, & qui vous accorde des immunités & des privileges. Cette nuit, fi nous favons l'employer, cette nuit préfente à votre courage des fortunes immenfes, des richeffes inépuifables. Demain vous êtes les Rois de Paris. Ce n'eft point par des paroles vagues, par des difcours en l'air, que le Roi de Navarre vous affure de fon fecours & de fa protection : il envoie vers vous l'homme à qui il doit le plus de confiance, & qui doit le plus en donner, fon prémier Miniftre, l'âme de fon Confeil, Sire Thomas Laddit. Vous allez l'entendre : écoutez le en filence. Enfuite

nous délibererons : &, le parti pris & assuré, à onze heures précises, assemblez-vous, & faites assembler vos gens, sans bruit, derriere les murs du Bourg-l'Abbé. Je ferai distribuer des armes à ceux qui en manquent ; & de-là nous irons porter dans le sein de nos ennemis la mort qu'ils nous destinoient.

LES CONJURÉS.

Vive Marcel, vive le Prévôt.

(*Marcel sort.*)

SCENE X.

LES CONJURÉS.

ANDERSON.

Il auroit dû écouter lui-même l'Ambassadeur du Roi de Navarre : nous l'aurions cru.

AUTRE CONJURÉ.

Non, non ; il est nécessaire que nous l'entendions.



SCENE XI.

LES CONJURÉS, MARCEL pere, MARCEL fils, SIRE LADDIT.

MARCEL pere.

VOICI Monſeigneur Laddit, député par le Roi, ſon Maître, pour traiter avec nous. Sire Laddit, voici nos amis.

MARCEL fils. (*à part.*)

Quels amis !

LADDIT.

Quoi ! Sire Marcel, voici les défenſeurs de la premiere Ville du Royaume ! Eſt-il bien vrai que je jouis en cet inſtant d'un bonheur que le Roi mon Maître a ſouvent ambitionné, celui de voir, de contempler de ſes yeux ces braves gens qui ont ſu s'affranchir de la tyrannie des Conſeillers du Dauphin ! avec quelle joie, m'a dit ce Prince, ne prendrai-je pas les mains d'Anderſon, de Le Flamand, de Gors & de vous tous, mes amis ! Avec quel plaiſir il vous marqueroit l'admiration qu'il a de votre courage & de vos exploits ! Qu'il ſe conſole ; il n'eſt pas loin, l'inſtant où il jouira

de ce bonheur! Demain ſi vous le ſecondez, demain il eſt dans Paris; demain il eſt avec vous: & vous n'aurez plus à craindre la vengeance que le Dauphin tient ſuſpendue ſur vos têtes; vengeance qu'il ſait cacher ſous les apparences de la plus grande & de la plus ſincere modération. Eh! quel eſt l'eſprit aſſez foible, quel eſt celui de vous, quel eſt l'homme aſſez crédule pour hazarder ſa confiance ſur la parole du Dauphin, ſur celle de l'homme le plus faux & le plus trompeur? Faut-il d'autres preuves de ſa perfidie que ce qui s'eſt paſſé dans Rouen? Peut-être en ignorez-vous les circonſtances. J'étois préſent.

Au milieu d'un repas où le Dauphin avoit invité mon maître, au milieu d'un repas qu'animoient la joie & la confiance, le Roi paroît; il éleve une voix terrible: Que perſonne ne ſe remue ſous peine de mort. Il fait arrêter les premiers de la nobleſſe, les Seigneurs de Graville, Maubuet, Doublet, le Comte d'Harcourt. On les charge de chaînes, on les enleve, on les entraîne. Le Roi lui-même, au même inſtant ordonne leur ſupplice, & fait verſer en ſa préſence ce ſang noble, prodigué pour lui tant de fois dans les batailles.... Ah! mes amis, le peuple de Rouen, auſſi juſte, mais moins brave que vous ne l'auriez été, le Peuple s'indigne, il s'émeut, & ne peut croire que c'eſt le Roi. Il leve la viſiere de ſon caſque, & dit: C'eſt moi, c'eſt le Roi; n'en doutez pas.... Non, non,

perfide, la poftérité n'en doutera pas, pas plus que de la vengeance. Va, Prince ingrat, traîne à ta fuite quatre-vingt mille hommes qui te déteftent, va combattre feul au milieu des campagnes de Poitiers. Apprends là qu'un Roi ne doit pas abufer de fa puiffance.

Croira t-on, croirez-vous, braves gens que vous êtes, que ce foit une poignée d'Anglois, quelques milliers d'hommes haraffés, fatigués d'une longue marche & épuifés de travaux, qui ait diffipé l'armée Françoife, dont quarante mille combattans fe féparent, fans même avoir vu l'ennemi? Non, non, c'eft la journée de Rouen, c'eft l'abus de l'autorité, c'eft la violation des loix, c'eft le jufte reffentiment de la nobleffe irritée. L'Anglois en eft fi convaincu, que, fatisfait de la proie qui lui eft abandonnée, il fe retire, il fuit. Le vainqueur s'eftime trop heureux d'échaper aux vaincus.

C'eft à vous à préfent, mes amis, c'eft à vous de juftifier les décrets du Ciel, de vous rendre aux vœux de la Nation, de partager la vengeance de mon maître, & de prévenir celle que le tyran exerceroit fur vous. Le barbare eft à préfent dans les prifons d'Angleterre. Attendrez-vous qu'il accoure ici, la rage dans le cœur & le feu dans les yeux, tel qu'il eft entré dans la ville de Rouen, & qu'il dife d'une voix terrible : mettez à mort, & Anderfon, & le Flamand, & Robert & vous tous, mes amis, dont il fera couler le fang goutte à

goutte, pour jouir de vos ſupplices, & pour ſe donner le plaiſir atroce d'entendre les cris douloureux, les cris que vous arracheront les tortures ? Non, non, vous ne le permettrez pas ; vous êtes des hommes. Jurons que demain....

MARCEL pere.

Seigneur Laddit, je réponds pour nous tous ; je ne ſerai pas démenti.

ANDERSON.

Non, non ; parlez, parlez.

MARCEL, pere.

Le Roi de Navarre tiendra-t-il toutes les conditions que vous avez ſignées ?

LADDIT.

Oui ; je vous engage ſa parole ſacrée....

MARCEL pere.

C'eſt aſſez. Le tems qui nous reſte ſuffit à peine pour nous préparer à exécuter ce que nous avons réſolu de faire. Avant que les guichets de la ville ſoient fermés, Seigneur Laddit, faites partir un homme vers le Roi de Navarre : que notre défenſeur faſſe avancer ſes troupes. A minuit, la porte Saint-Antoine lui ſera livrée. Mon fils, conduiſez le Seigneur Laddit juſqu'en

qu'en mon Hôtel. Sire Laddit, vous en sortirez à minuit. Pour vous, mon fils, revenez.

(Laddit sort avec Marcel fils.)

SCENE XII.

LES CONJURÉS, MARCEL pere.

MARCEL pere.

MES amis, est-il quelqu'un de vous dont le cœur se refuse à ce que nous allons faire ?

TOUS LES CONJURÉS.

Non, non, non.

ANDERSON.

Que le Ciel m'écrase ! ....

MARCEL pere.

Ecoutez : à onze heures frapantes, trouvez-vous chez moi ; j'assignerai à chacun l'ordre qu'il doit tenir. Robert.

ROBERT.

Quoi?

MARCEL pere.

Tu demeures près des prisons du Châtelet :

il faut que ce ſoit toi qui en briſes les portes; tu déchaîneras & tu armeras tous ceux qu'elles renferment.

ANDERSON.

J'en fais mon affaire.

MARCEL pere.

Gors. Tu mettras le feu aux Halles.

GORS.

Oui.

MARCEL pere.

Et toi Artaud, aux maiſons du Pont-aux-Meûniers. Laddit s'eſt chargé de nous délivrer de l'impétueux Maillard, & de neuf autres que je vous nommerai. Que cette nuit la déſolation, le trouble & la terreur, répandus à la fois dans tous les quartiers de Paris, précipitent au-devant de nos coups ceux qui auroient eu la force de ſe défendre! que le flambeau dans une main & le fer dans l'autre, chacun de nous porte la flamme & la mort dans les maiſons de cette ville immenſe! Liaiſon, parenté, amitié, âge & ſexe, ne doivent laiſſer nulle entrée à la pitié; nulle miſéricorde: n'en ayons pas plus pour eux qu'ils en auroient pour nous. Les perfides! Ils nous ont abandonnés. Que le ſommeil de cette nuit ſoit

pour eux le ſommeil de la mort : & ſurtout n'épargnons pas les maiſons de ces hommes de loi, dont la ſévérité cruelle nous attend dans les ſupplices. Que le quartier du Palais ne ſoit demain qu'un monceau de cendre abreuvé de ſang. . . . Mes amis, mon fils va rentrer : épargnons à ſa jeuneſſe des détails que peut-être il n'auroit pas la force d'enviſager. Il ſuffit qu'il ſache & qu'il approuve que Paris ſoit ſoumis au Roi de Navarre. Gardez le ſilence ſur tout le reſte : qu'il ne prévoie aucune eſpece de violence. . . . Le voilà.

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCEL fils.

MARCEL pere.

Va t-il faire partir un Courier ?

MARCEL fils.

Oui.

MARCEL pere.

Il ne vous a rien dit ?

MARCEL fils.

Il vous attend.

ANDERSON.

Sire Marcel, ne pourriez-vous nous dire celui de nous qui eſt excepté dans la liſte de cette condamnation que le Dauphin à prononçée?

MARCEL pere.

Eh! ſi c'étoit toi, Anderſon! ....

ANDERSON.

Moi! Cela ne ſe peut pas; ce ne peut-être qu'un traître. Si je connoiſſois le perfide, de même que dans cette table, je lui enfoncerois mon poignard dans le cœur.

(*Il enfonce ſon poignard dans la table.*)

TOUS LES AUTRES CONJURÉS.

Et moi, & moi: au même inſtant, il ſentiroit....



SCENE XIV.

LES MÊMES, MAILLARD.

MARCEL pere.

MAILLARD !

MARCEL fils.

Maillard !

TOUS LES CONJURÉS, *marquent le plus grand étonnement, & disent de même :*

Maillard ! Maillard !

MAILLARD.

Que vois-je ici, Marcel ! .... Marcel, que veut dire cette assemblée, à cette heure-ci, & dans ce lieu ?

MARCEL pere.

Ce lieu .... Ce lieu n'est pas suspect.

MAILLARD.

Ces visages interdits, ces regards baissés, ce silence profond après ces clameurs .... Et de tels hommes ! .... Que vois-je ! un

poignard au milieu de cette table! Marcel, qu'eſt-ce que cela veut dire?

MARCEL pere.

Je te l'avouerai, Maillard, ta préſence nous ſurprend, & les confond; je ne t'attendois pas; je te croyois à ton poſte: j'avois même pris des précautions contre toi; j'avois ordonné qu'on m'avertît, ſi tu paroiſſois. Il étoit ici cependant queſtion de toi; il n'étoit même queſtion que de toi, de Maillard: ton nom doit avoir frapé tes oreilles....

MAILLARD.

Eh bien?

MARCEL pere.

Les malheureux que tu vois m'ont ſupplié de les écouter. Tes prieres & ton crédit près du Dauphin ont ce matin obtenu ma grace. Ceux qui ſont ici préſens ont le malheur d'être coupables des mêmes actions que les miennes: une fureur inſenſée les a précipités dans les mêmes déſordres. Ils voudroient obtenir par toi le pardon de leurs fautes; &, réſolus demain d'abandonner Paris, leur patrie, leur famille, ne pourrois-tu les retenir dans ces liens reſpectables, qu'ils chercheroient à rendre utiles à l'Etat; &, devenus citoyens, ne pourroient ils chercher à remplacer ceux dont

le malheur des tems vient de nous priver? . . .
Que n'as-tu entendu l'expreſſion énergique du ſentiment qui animoit ces infortunés ! Je n'aurois pas à te convaincre de leur douleur & de leur repentir . . . Anderſon, reprends cette arme. Tu voulois l'enfoncer dans le cœur de celui qui, doreſnavant voudroit troubler l'Etat : réſerve-là pour toi, ſi tu manques au ſerment que tu m'as fait.

MAILLARD.

Puis-je croire ?

MARCEL pere.

Aurois-tu des ſoupçons? . . . .

MAILLARD.

Non ; je vois ici ton fils.

MARCEL fils, *ſe cachant le viſage.*

Dieux !

MAILLARD.

Puis-je croire en effet qu'un repentir ſincere ſoit entré dans vos cœurs féroces? Non, non ; c'eſt le déſeſpoir de ce que tout vous manque à la fois, de ce que vous êtes abandonnés, & des grands qui vous ont conduits dans l'abîme, & du peuple que vous y avez en-

traîné. Inſenſés que vous êtes, qui n'avez pas vu que de ſimples citoyens comme nous, ne ſont, dans les mains de ceux qui manquent à leur devoir, que des inſtrumens dont ils ſe ſervent pour briſer ce qui s'oppoſe à leur ambition! Satisfaits, ils vous jettent à terre, & vous foulent aux pieds. C'eſt ce qu'ils font à préſent.... Quelque raiſon que Marcel puiſſe alléguer, n'eſpérez pas que j'emploie pour vous un crédit inutile. Le pardon que vous demandez, je craindrois de l'obtenir. Votre exiſtence eſt un ſcandale au milieu du peuple. Fuyez, dérobez-vous à la juſtice des hommes : mais où l'œil de Dieu ne vous pourſuivra t il pas? Dans Paris? Hors vos complices, il n'eſt perſonne qui ne frémiſſe à votre aſpect. Chez les Anglois? Le récit de vos crimes a paſſé la mer; & ils ne refuſeront pas au Roi la vengeance qu'il demandera. Il n'eſt pour vous qu'un ſeul azyle ſur la terre: le Roi de Navarre. O! juſtice divine, qui punis les criminels les uns par les autres; c'eſt-là que tu les attends! Ce Prince, ſouillé des plus grands forfaits, ce perfide, qui, pendant la malheureuſe captivité de ſon Souverain, déchire le Royaume par ſes complots & par ſes factions; aura t-il pour des gens qu'il mépriſe au fond de ſon cœur, le reſpect qu'il n'a pas pour ſon Roi? Meurtres, empoiſonnemens, aſſaſſinats; nommez-moi un crime dont il ne ſoit pas coupable? Allez, retirez-vous près de

lui : vous avez le droit de l'approcher. Demain les portes de Paris vous feront ouvertes; je vous en faciliterai toutes les issues.

MARCEL, pere.

Maillard, j'espérois vous fléchir, & qu'auprès du Dauphin.....

MAILLARD.

Non, non : qu'ils se retirent; je souffre trop de leur présence. Allez.

MARCEL pere.

Adieu infortunés. Si vous aviez à balancer sur le parti que vous avez à prendre, Maillard vous y détermineroit. Adieu.

(Tous les Conjurés sortent.)

SCENE XV.

MARCEL pere, MARCEL fils, MAILLARD.

MAILLARD.

Le Ciel ne pouvoit inspirer rien de plus favorable que la résolution qu'ils ont prise d'abandonner Paris. Laissons les aller. Dans

les ames feroces par nature, par état & par éducation, la cruauté a paſſé dans le ſang & l'humanité a perdu les reſſources de la pitié & des remords. Si le peuple eſt inſtruit de ceci, que demain il perde par leur départ les craintes que cette aſſemblée auroit pu inſpirer, & que tu n'aurois pas du permettre, Sire Marcel. (*à Marcel fils.*) Mon cher fils, tes yeux ſont baiſſés, tu parois plongé dans des réflexions ſiniſtres. Hélas! le tems coule ſi vîte! Ton chagrin eſt injuſte.... Tu crains de me regarder!....

(*Marcel fils s'en va pénétré & confus.*)

SCENE XVI.

MARCEL pere, MAILLARD.

MAILLARD.

O! jeuneſſe, jeuneſſe! .... Marcel, quelqu'un m'a dit avoir vu dans Paris un des Agens ſecrets du Roi de Navarre. Demain il faut l'arrêter.

MARCEL pere.

Sans doute; bonſoir Maillard.

MAILLARD.

Je me ſuis trouvé indiſpoſé: un autre a

pris ma place. Je vais prier le Ciel d'affermir nos pas, & de nous conſerver dans le chemin de l'honneur; & après avoir donné quelque trève à ma laſſitude, enveloppé dans mon manteau, je retourne à mon poſte. J'y ſerai à trois heures. Adieu, Marcel.

MARCEL pere.

Adieu, Maillard.

(*Maillard ſort. Marcel pere le regarde aller, releve la tête, jette encore ſes regards ſur Maillard.*

Il eſt tranquille: il va dormir, pour ne jamais ſe réveiller.... Et j'envie ſon ſort.

FIN du troiſieme Acte.



ACTE IV.

Le théâtre eſt dans l'obſcurité ; c'eſt-à-dire, qu'il ne paroît éclairé que par de groſſes lampes deſcendues des voûtes.)

SCENE PREMIERE.

FELIX, HÉLOISE, ALIX.

HÉLOISE, *à Alix.*

VEILLEZ à la porte de l'appartement de mon pere : ſi vous entendez quelque bruit, venez auſſitôt m'avertir.

(*Alix ſort.*)

SCENE II.

HÉLOISE, FELIX.

HÉLOISE.

AH ! Felix..... Il avoit promis à dix heures, vous ignorez pourquoi ſon pere le retient !

FELIX.

Je ne ſais pas; mais ſon retard ne peut être long.

HÉLOISE.

Dans quelle ſituation, dans quel état la triſte nouvelle de notre ſéparation doit elle l'avoir mis !

FELIX.

Tranquille & ſombre, il n'a pas proferé une parole. Abîmé dans des réflexions profondes, il n'en ſort que pour lever les yeux au ciel, & les baiſſer vers la terre.

HÉLOISE.

Et, depuis ce matin que nous nous ſommes quittés, où peut-il avoir porté ſes pas ? Que peut-il avoir fait?

FELIX.

Preſque toujours avec ſon pere, il a été retenu par lui dans des occupations qu'il diſoit ne pouvoir confier qu'à ſon fils.

HÉLOISE.

Son pere ! Ah ! Felix ne lui dites pas que vous m'avez trouvée pleurant : il a bien aſſez

de ſes douleurs ! Ce matin, quelle agréable & trompeuſe eſpérance cette aſſemblée paroiſſoit nous permettre ! Ah ! Marcel ! Ah ! mon fils !

FELIX.

Il aura bien du chagrin de ne le plus voir.

HÉLOISE.

Il n'eſt pas ſa mere. C'eſt à vous, c'eſt à votre femme que je le recommande : elle m'a promis d'en avoir le plus grand ſoin.

FELIX.

N'en doutez pas.

HÉLOISE.

A l'égard de mon mari, votre amitié pour lui n'a pas beſoin de priere. Pendant tout le cours de cette année, ne le quittez que le moins qu'il vous ſera poſſible. Je crains ſa tendreſſe, ſa vivacité, ſon emportement. La volonté de mon pere eſt irrévocable : qu'il n'emploie rien pour la forcer. Un ſeul moyen pourroit abréger la durée de notre exil, les ſervices que ſon pere rendroit à l'Etat.

FELIX.

Ne l'eſpérez pas.

HÉLOISE.

Eſt-ce qu'il y auroit à craindre? ....

FELIX.

Non.

HÉLOISE.

Je crois qu'il nous ſera permis de nous écrire; & ſes lettres.... Le voici.

SCENE III.

HÉLOISE, MARCEL fils, FELIX.

MARCEL fils.

HÉLOÏSE, bonjour; bonſoir, Felix, toujours toi, toujours ami, toujours toi-même... toujours..... Laiſſe nous...... Eh! bien, Héloïſe, ſommes nous aſſez malheureux!.... Felix, écoute..... Dis que tu ſais où je ſuis.

(*Felix ſort.*)



SCENE IV.

HÉLOISE, MARCEL fils.

MARCEL fils.

He bien, Héloïse !

HÉLOÏSE

Soumettons-nous, mon ami. Lorſque ton impatience a précipité notre mariage, tu devois t'attendre à tous les chagrins que cette conduite ne pouvoit manquer de nous attirer. ſouffrons, ſouffrons, ſans murmurer.

MARCEL fils.

Me le pardonnes-tu ?

HÉLOÏSE.

Si je te le pardonne ! Aurions-nous, ſans cette faute, la conſolation de penſer que nous ne pourrons jamais être forcés à de nouveaux nœuds ? Héloïſe & Marcel ſont juſqu'à la mort unis l'un à l'autre. Serai-je toujours dans ton cœur ?

MARCEL fils.

Eſt-il poſſible que tu en doutes ! .... Eh ! ton pere ?

HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE.

Il prend quelque repos.

MARCEL fils.

Du repos!

HÉLOÏSE.

Que veux-tu dire ?

MARCEL fils.

Rien.

HÉLOÏSE.

Mon ami, c'eſt demain que je pars ; c'eſt à cinq heures du matin.... A cinq heures du matin.... C'eſt mon pere qui me conduit.... Tu ne me réponds pas!

MARCEL fils.

Que puis-je te répondre!

HÉLOÏSE.

Je ne crois pas que mon pere fût fâché de te voir, ſi à l'inſtant de notre départ tu te trouvois chez lui.

MARCEL fils.

A cinq heures demain.... Demain!

HÉLOÏSE.

Oui, mon ami. Je te laiſſe un plaiſir que je n'aurai pas dans ma ſolitude : tu pourras avoir l'œil ſur la ſanté de ton fils.... On va te l'apporter : je ne veux pas qu'il ſe ſépare de nous ſans que tu le voies ; il ne paſſera pas dans des mains étrangeres, ſans avoir reçu de toi des careſſes qu'il te rendra dans un an, & que je partagerai. Allez, Alix, ne faites point de bruit, ne le réveillez pas ; éloignez la lumiere.... Felix vient de me dire.....

MARCEL fils.

Il vous a dit ?....

HÉLOÏSE.

Il m'a dit que tu étois plongé dans les plus ſombres réflexions. Hélas ! elles ne ſervent qu'à aggraver le mal, & ne peuvent l'empêcher ! Mon ami, les peines préſentes nous préparent un avenir fortuné ; oui, nous ſerons heureux l'un par l'autre.

MARCEL fils.

Non, jamais, jamais.

HÉLOÏSE.

J'ai obtenu de mon pere que tu l'accom-

pagnerois toutes les fois qu'il viendra me voir. Tu pourras m'écrire..... Ah ! voici ton fils ! Posez le là : passez ici : craignez que la lumiere ne lui frape les yeux.... Donnez. Regarde.

SCENE V.

HÉLOISE, MARCEL fils, l'ENFANT, GENEVIEVE.

HÉLOÏSE.

(Elle pose l'enfant sur la table; il est dans un berceau; un pavillon le couvre : elle le leve; elle regarde l'enfant en cachant la lumiere avec sa main. Marcel fils est de l'autre côté de la table.)

Vois tu comme il est bien.... Comme il dort ! On diroit qu'il sourit..... Quel sommeil tranquille ! (*Elle le baise.*) Eh ! c'est un autre que moi..... Et je le quitte !

(*Elle porte la main à ses yeux.*)

MARCEL fils.

Non, non, Héloïse.... Ah ! tu me caches ta douleur ! Tu fais bien.... Espere plutôt que bientôt sa mere.... Adieu, adieu, mon Héloïse.

HÉLOÏSE.

Quoi ! ſitôt ! Marcel, vous me quittez !

MARCEL fils.

Adieu.... Adieu, mon fils. (*Il le regarde.*) Que ne ſuis-je mort à cet âge !

HÉLOÏSE.

Tu ne m'aurois point aimée !

MARCEL fils.

Je ne ferois point ton malheur.... Adieu, mon fils : que le Ciel (*il dit ceci en lui impoſant les mains.*) t'accorde une deſtinée plus heureuſe que la mienne ! Aime ta mere ; fais la ſouvenir de moi ; ſi le Ciel.... Si cette nuit.... Adieu, mon fils, adieu.

(*Il ſe baiſſe ſur le berceau & paroît, le baiſer.*)

HÉLOÏSE, *à part.*

Si le Ciel.... Si cette nuit !....

MARCEL fils.

Adieu, Héloïſe : on m'attend.

HÉLOÏSE.

Qui ?

MARCEL fils.

Mon pere.

HÉLOÏSE.

Quelle raiſon ? ....

MARCEL fils.

Je ne puis la dire.

HÉLOÏSE.

Pourquoi donc à cette heure-ci ?

MARCEL fils.

Il le faut.

HÉLOÏSE.

Tu diſois *ſi le Ciel.... Si cette nuit....* Ah ! mon ami, vous avez un ſecret qui vous oppreſſe, & ce ſecret eſt terrible, il eſt affreux ! .... Enlevez cet enfant, reportez le; mettez le dans mon lit.... Cette nuit.... Cette nuit, il la paſſera dans les bras de ſa mere.

(*Génevieve emporte l'enfant.*)

SCENE VI.

HÉLOISE, MARCEL fils.

HÉLOÏSE.

MON ami, vous avez un ſecret qui vous accable. Helas ! vous le ſavez, je ne ſuis pas de ces femmes dont la curioſité inquiete ſe plaît à tourmenter leur mari ! Un ſeul de vos ſentimens a toujours ſuffi à mon cœur.... Mais j'ai des droits ſur tout ce qui intéreſſe vos jours. Si ce que vous me cachez regarde les affaires publiques, ne me permettez qu'un mot, qu'un ſeul mot Ce que vous me cachez le confieriez-vous à mon pere ?

MARCEL fils.

Non.

HÉLOÏSE.

Eſt-ce le vôtre qui vous force au ſilence?

MARCEL fils.

Oui.

HÉLOÏSE.

Ce ne peut-être qu'une action indigne de vous.

MARCEL fils.

Si votre bonheur ? . . . .

HÉLOÏSE.

Je n'en veux point à ce prix.

MARCEL fils.

Héloïse ! . . . .

HÉLOÏSE.

Mon ami, mon ami, pourquoi héſiter de me dire ce que j'ai intérêt de ſavoir ?

MARCEL fils.

Je ne le peux, Héloïſe ; j'ai fait le ſerment. . . .

HÉLOÏSE.

On n'en fait pas pour les choſes honnêtes. Voilà donc le premier refus que je reçois de vous ! Ajoutez-vous cette peine à toutes celles que votre préſence ſuſpend, mais qui vont m'accabler ! O Marcel, ton Héloïſe doit elle te quitter avec le chagrin de penſer qu'elle a perdu ta confiance ! Hélas ! ce que tu médites jette ſur ton front quelque choſe de ſi ſombre & de ſi funeſte, que ce ſecret eſt devenu le nôtre ! Il eſt le mien. . . . Ah ! mon ami, je

t'en ſupplie, dis moi, que vas tu faire? Où vas tu?

MARCEL fils.

Moi, où je vais?

HÉLOÏSE.

Oui, je t'en prie.

MARCEL fils.

Je vais.... Que ne ferois-je pas pour faire ta félicité!

HÉLOÏSE.

Je te la demande.

MARCEL fils.

Qu'exiges tu de moi?

HÉLOÏSE.

Ma tranquillité. (*Elle tombe à ſes genoux.*) Mon ami, eh! tu me refuſes!

MARCEL fils.

Toi, à mes pieds! Héloïſe à mes genoux! O Ciel! que je ſuis malheureux! leve toi; écoute, & crains de m'interrompre.

HÉLOÏSE.

Eh bien?

MARCEL fils

Eh bien, demain....

HÉLOÏSE.

Demain?

MARCEL fils.

Demain nous ferons l'un à l'autre.

HÉLOÏSE.

Comment?

MARCEL fils

Tout eſt changé. Le Roi de Navarre cette nuit s'empare de Paris.

HÉLOÏSE.

Eh! mon pere?....

MARCEL fils.

Ne crains rien pour lui : mes jours répondent des ſiens. Toute la France, dit-on, deſire cet événement. Maillard auroit ſu tout; mais on a craint ſes principes & ſon auſtérité.

HÉLOÏSE.

Eh! comment ſe peut-il que tranquillement le Roi de Navarre?....

MARCEL fils.

A minuit la porte Saint-Antoine lui eſt livrée.

HÉLOÏSE.

Je ne demande pas par qui. Ah ! Marcel, eſt il poſſible que tu ſois entré dans un projet auſſi téméraire !

MARCEL fils.

Je ne l'ai ſu qu'à l'inſtant. Adieu, adieu ; je te quitte. On m'attend : mon abſence peut alarmer.

HÉLOÏSE.

Non, non ; je ne te quitte point. Qui t'a confié ce projet ?

MARCEL fils.

Mon pere.

HÉLOÏSE.

Quels ſont ſes complices ?

MARCEL fils.

Ses complices ! quelle expreſſion !

HÉLOÏSE.

Je tremble q l'elle ne ſoit juſte. Hélas ! de

qui peut-il être aidé dans ce complot, si ce n'est par les scélérats qui l'obsedent! Viens, viens faire une action généreuse; viens à l'instant apprendre à mon pere ce qu'il eût du savoir avant moi.

MARCEL fils.

O Ciel! oses-tu abuser de mon amour & de ma félicité! Si je croyois, si j'imaginois que tu eusses seulement la pensée de le dire à ton pere, ma mort me délivreroit à l'instant de la honte d'avoir trahi le mien.

HÉLOÏSE.

Il suffit; je me tais: ne crains pas, ne crains pas que je parle.

MARCEL fils.

Ah! mon Héloïse, suis moi plutôt! Viens avec moi à l'Hôtel de mon pere. Il sait tout. Son Hôtel servira d'azyle à ton enfant & à toi.

HÉLOÏSE.

Moi! que je quitte la maison paternelle! Moi! que j'abandonne mon pere, en un pareil moment! Que le ciel me punisse par ta mort ou la mienne, si jamais j'y consens! Quels que soient les événemens de cette nuit, je mourrai, s'il le faut, entre mon pere & mon enfant. Cruel, que vas-tu faire!

MARCEL fils.

Il n'eſt plus tems : je les ai vus, ces hommes atroces, je les ai vus : ils étoient ici. Entraîné par la fatalité, par mon déſeſpoir, je les ai vus : c'eſt en ce lieu, c'eſt là que les réſolutions ont été priſes. Le farouche Anderſon a enfoncé ſon poignard dans cette même table, ſur laquelle tu viens de poſer ton fils. Ton pere a paru.... Ne crains rien pour lui : ſi tu trembles pour ſes jours.... Non, non, ne crains rien..... Je te permets.... (Ah ! mon Héloïſe, que l'homme qui s'eſt conſervé vertueux ne s'applaudiſſe que d'être échapé aux circonſtances ! ....) A minuit, à minuit frapant, je te permets d'avertir Maillard. Alors le Roi de Navarre ſera dans Paris ; toute défenſe ſera inutile. Si Maillard a quelque ſujet d'appréhender, qu'il mette ſes jours en ſûreté. Dis lui que c'eſt de moi, que c'eſt par moi que cet avis lui eſt parvenu. Peut-être pardonnera t-il au fils le crime du pere.

HÉLOÏSE.

Ah ! Marcel !

MARCEL fils.

Plains moi, plains moi, mon Héloïſe. Que les peres qui gémiſſent de leurs enfans vien-

nent & me jugent : qu'ils voient quel est le tourment affreux d'un fils dont le pere est coupable. L'infortuné! il trouve armés contre lui, son âge, la nature & les loix! Ses remontrances, sont une témérité, ses plaintes un manque de respect, son accusation seroit un crime; & c'est le front baissé & les mains sur les yeux, qu'il est forcé de recevoir le poids terrible de l'ignominie dont son pere vient l'accabler. Voilà mon état cruel.

HÉLOÏSE.

Et je ne peux que le partager.

SCENE VII.

LES MÊMES, ALIX.

ALIX.

PAIX donc, paix donc; vous parlez si haut, que votre pere peut vous entendre.

(*Alix sort, & Héloïse passe avec Marcel de l'autre côté du théâtre.*



SCENE VIII.

MARCEL fils, HÉLOISE.

HÉLOÏSE.

Eh ! ne pouvois tu t'oppoſer à leurs réſolutions ?

MARCEL fils.

D'un coup de poignard, il me jettoit à ſes pieds : il me l'avoit dit ; & ma mort n'étoit utile à rien.

HÉLOÏSE.

Le barbare ! .... Marcel, laiſſe les agir ; reſte avec moi.

MARCEL fils.

Avec toi ! ... Non, non: mon pere compte déja les momens qui m'ont ſéparé de lui. Laiſſe moi expier le malheur d'avoir occaſionné ſa confidence ; laiſſe moi tout entier à l'obligation où je ſuis d'empêcher par ma préſence & par mes efforts les maux que peut-être cette nuit peut cauſer dans Paris. Adieu.

HÉLOÏSE.

Adieu, Marcel.

MARCEL fils.

Adieu, mon Héloïſe.

HÉLOÏSE.

O ciel ! ſi j'allois ne plus te revoir !

MARCEL fils.

Dans deux heures je ſuis ici ; ſois en certaine ; & je t'enverrai Felix. Adieu.

HÉLOÏSE.

Adieu. Je croyois voir un terme à nos maux, & c'eſt d'aujourd'hui qu'ils commencent.

SCENE IX.

HÉLOISE, ALIX.

HÉLOÏSE.

QUELS nouveaux malheurs vont fondre ſur nous ! Où va t-il nous précipiter ! Rien n'a pu toucher cet homme barbare : ſon pardon aſſuré, la bonté du Prince, l'amitié de mon pere, ce qu'il doit à ſon fils, à ſa patrie,

ce qu'il ſe doit à lui-même.... Malheureuſe que je ſuis! Pouvois-je me défendre de la fauſſe démarche où l'amour nous a jetés! Mon pere approuvoit notre tendreſſe..... Mon pere... Mon pere! Il étoit... Quelle heure étoit il, lorſque je ſuis ſortie, lorſqu'il eſt entré ici? Quelle heure peut-il être à préſent? .... Eh! c'eſt à minuit que! .... (*Elle reſte les yeux fixes.*)

ALIX.

Madame ſi vous rentriez dans votre appartement.... Ces voûtes ſombres impriment je ne ſais quelle horreur....

HÉLOÏSE.

Les ſcélérats n'y ſont plus.

ALIX.

J'entends.... J'entends marcher à grands pas.

SCENE X.

HÉLOISE, FELIX, ALIX.

FELIX, *crie de loin.*

C'EST moi, c'eſt Felix; n'ayez pas peur, Madame.... Il a paru. Son pere l'avoit déjà demandé

demandé deux fois. . . . Il a paru ; il a jeté un coup d'œil ſur ceux qui entouroient le Prévôt. Je vous l'avouerai ; c'eſt en partie cette populace infâme qui a cauſé tant de déſordre. Votre ami s'eſt approché de moi ; il m'a dit : cours vers elle ; qu'elle éveille ſon pere un peu avant minuit ; & qu'elle ne craigne rien pour elle-même.

HÉLOÏSE.

Etoit-il armé ? Va t-il les ſuivre ? Qu'il vienne, qu'il vienne ici ; qu'il vienne près de moi.

FELIX.

Je cours les rejoindre : ils vont partir.

(Felix ſort.)

SCENE XI.

HÉLOISE *ſeule.*

ILS vont partir ! Ils vont partir ! Qu'a t-il dit ! Qu'elle n'appréhende rien pour elle-même. . . . j'ai donc tout à craindre pour mon pere ! Eh ! ce ſont ces mêmes hommes, ce ſont ces ſcélérats, Dieux ! . . . . Ils ont précipité les Seigneurs du haut des marches du

Palais, & ſur les pointes de leurs piques.... Ils vont venir; ils le tueront..... Qu'elle n'appréhende rien pour elle-même! Pourquoi vouloit il me faire quitter ce lieu? Pourquoi me conduire chez le Prévôt? Qu'elle n'appréhende rien! Tout, tout. Mon pere eſt en danger; le péril preſſe.... Je les vois.... ils viennent, ils accourent, ils le poignardent dans mes bras, dans mes foibles bras.... Ils l'arrachent de mon ſein palpitant; &, le ſaiſiſſant par ſes cheveux blancs, ils l'entraînent, malgré mes cris, ils l'entraînent; & ſon viſage ſanglant eſt couvert de la fange des ruiſſeaux dans leſquels ils le traînent!.... Mon pere.... Mon pere, éveillez-vous.... Je ne peux marcher.... Eveillez-vous, mon pere..... Mon pere, éveillez-vous..... Eveillez-vous, mon pere.... Mon pere.

ALIX, *ſurvenant.*

Madame, rentrez vîte, rentrons, il va demander pourquoi vous êtes ici.

HÉLOÏSE.

Mon pere, éveillez-vous.... mon pere, mon pere, éveillez-vous.



SCENE XII.

HÉLOISE, MAILLARD, ALIX.

MAILLARD.

QUEL bruit! O ciel! .... Ma fille, que faites-vous ici ?

HÉLOÏSE.

Mon pere, ſauvez-vous.... Les barbares! ... Ils vont.... Ils vont vous tuer.... Le Roi de Navarre.... Ah! mon pere, ſauvez-vous! Le Roi de Navarre s'empare de Paris..... Ils vont tout mettre à feu & à ſang..... Sauvez-vous.

MAILLARD.

Je n'entends aucune rumeur. Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

ALIX.

Ah! Sire Maillard, c'eſt la vérité!

MAILLARD.

La vérité! De qui ſavez-vous cela, ma fille?

HÉLOÏSE.

Ah ! je le ſais ! ....

MAILLARD.

De qui ?

HÉLOÏSE.

De mon mari.

MAILLARD.

De votre mari ! Quel délire ! Ma fille, de votre mari ! Ma fille, rappelle tes eſprits.

HÉLOÏSE.

Sauvez-vous, au nom de Dieu, ſauvez-vous.... C'eſt à minuit.... Ils vont frapper.

MAILLARD.

Je ne vous écoute pas, que vous ne me parliez avec tranquillité.

HÉLOÏSE.

Hé bien, mon pere....

MAILLARD.

Que voulez-vous dire ? Rappellez vos eſprits.

HÉLOÏSE.

Eh bien, mon pere....

MAILLARD.

Parlez; je vous l'ordonne.

HÉLOÏSE.

Le fils de Marcel ſort d'ici; il me l'a dit à l'inſtant..... Les ennemis..... Le Roi de Navarre.... La porte Saint-Antoine va leur être livrée; elle l'eſt à préſent..... Et c'eſt ſon pere.... Ah! barbare!.... Ah! malheureuſe! Et je ne pourrai plus regarder ſon fils!.... Tout eſt perdu pour moi.

ALIX.

Oui, Sire Maillard; il ſort d'ici.

HÉLOÏSE.

Sauvez-vous, mon pere, ſauvez-vous: ils en veulent à vos jours.... Anderſon, Gors, Le Flamand, tous les ſcélérats... Ils étoient ici: c'eſt ce ſoir, c'eſt en ce lieu qu'ils ont fait ce complot.

MAILLARD.

C'eſt en ce lieu, en ce lieu! Ce ſoir, ce ſoir même! O! monſtres d'iniquité!.....

Thomas, Jacques, Mairet, accourez, accourez tous.... Où êtes-vous? appelez-les, appelez les tous. Eveillez-les.... Eveillez mes domestiques.... (*Alix sort.*) Il vous l'a dit!

HÉLOÏSE.

Oui.

MAILLARD.

Quand?

HÉLOÏSE

A l'instant.

MAILLARD.

Le fils de Marcel?

HÉLOÏSE.

Lui-même.

MAILLARD.

Où est-il?

HÉLOÏSE.

Je l'ignore.

MAILLARD.

Et c'est son pere? ....

HÉLOÏSE.

Son pere.

SCENE XIII.

LES MÊMES, plusieurs DOMESTIQUES.

MAILLARD.

O ! scélérats ! . . . . . . Apportez-moi mes armes, ma cuirasse, ma cotte de maille, ma hache. . . . La porte Saint-Antoine livrée au Roi de Navarre !

HÉLOÏSE.

Oui.

MAILLARD.

L'est-elle ?

HÉLOÏSE.

Je l'ignore.

MAILLARD.

A minuit ?

HÉLOÏSE.

A minuit.

MAILLARD.

Quelle heure eſt-il?

ALIX.

Près de minuit.

HÉLOÏSE.

Il ſonne.... Je l'entends.... Il eſt minuit, il eſt minuit.... Je les entends.

MAILLARD.

J'y cours.... Armez-vous, armez-moi.... courons y.

(*Il jette ſon manteau.*)

HÉLOÏSE.

Ah! mon pere, qu'allez-vous faire! ſauvez-vous.

MAILLARD.

Que je me ſauve, quand Paris eſt en danger!.... Quand des ſcélérats vont plonger leur poignard dans le ſein des citoyens qui dorment ſur la foi de ma vigilance! C'eſt à travers ma poitrine que doivent paſſer les premiers coups... Courez, éveillez tous mes gens.... Frappez chez les voiſins; allumez des flambeaux..... Mon épée eſt ſur ma

table.... Vous.... Eh, depuis quand ſavez-vous ce compiot ?

HÉLOÏSE.

A l'inſtant.

MAILLARD. (*Il s'arme.*)

Ah ! les ſcélérats !

HÉLOÏSE, *ſe jettant aux genoux de ſon pere.*

Ah ! mon pere, ayez pitié de votre fille ; ayez pitié de vous-même ; mettez vos jours en ſûreté ! Que pouvez-vous oppoſer à leur troupe en furie ? Pourrez-vous briſer le fer des lances que vous allez rencontrer ? Qui peut vous ſécourir ?

MAILLARD.

Dieu, qui m'entend, & qui ne ſouffrira pas que cent mille victimes malheureuſes ſoient noyées dans leur ſang. Ah ! mon Dieu ! je vous implore ! c'eſt un peuple innocent, c'eſt un peuple malheureux, qui eſt à préſent plongé dans le ſommeil..... (*Il met un genou a terre.*) Mon Dieu ! Mon Dieu, veillez pour lui ! .... Etes vous prêts ? Partons.... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que puis-je vous demander ! (*Il paroît prier bas.*) Vous voyez nos maux, ſecourez-nous ! .... Partons.

HÉLOÏSE.

Mon pere.... Ah ! je me meurs !

MAILLARD.

Ma fille ! Ma fille ! (*Il fait un pas vers elle.*) ayez en ſoin...... Marchons.

FIN du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIRE LADDIT, ANDERSON, l'AGENT ET UN AUTRE.

Ces deux derniers ſont armés : l'un porte un flambeau.

(Deux hommes entrent l'épée à la main : quelqu'un leur crie : arrêtez , attendez : ils ſe retournent, & s'arrêtent.)

LADDIT.

MARCHEZ ſans faire aucun bruit; poſez ce flambeau derriere ces piliers. Voici la chambre de Maillard.... Et vous m'aſſurez qu'il eſt rentré.

ANDERSON.

Quand je vous dis que le tonnerre tombé au milieu de nous tous, nous auroit moins effrayés que n'a fait ſa préſence.

LADDIT.

C'étoit à cet inſtant qu'il falloit ne pas héſiter, l'enlever, ou vous en défaire.

ANDERSON.

Je n'attendois pour cela qu'un ſignal du Prévôt.

LADDIT.

Qui pouvoit l'arrêter ?

ANDERSON.

La préſence de ſon fils.

LADDIT.

Son fils ! Au reſte il a bien fait ; tout étoit manqué.... Minuit eſt ſonné par-tout.

ANDERSON.

Oui.

LADDIT.

Je vais voir ſi le ſignal ſe donne : auſſitôt je frapperai à ſa porte : s'il ouvre, vous entrerez après moi. Alors, qu'il ſe mette en défenſe ou non, frappez, & par ſes fenêtres précipitez-le dans la place. S'il ne répond pas, vous briſerez ſa porte. Retirez-vous en atten-

dant sous ces voûtes sombres qui conduisent aux souterrains.... Mais j'entends du bruit. Si c'est lui qui sort, suivez-le; & par-tout où vous le joindrez donnez lui la mort..... Ecoutez.... Non, non.... Aux premieres rumeurs, accourez.... Retirons-nous; on vient.... J'entends.... Ciel, c'est sa fille! Qui peut l'amener ici à cette heure?

(*Ils sortent tous.*)

SCENE II.

HÉLOISE, GENEVIEVE.

GENEVIEVE.

MADAME, où voulez-vous aller?

HÉLOÏSE.

Les chercher, m'informer, voir quel est le sort de mon pere.

GENEVIEVE.

Eh! madame, si vous aviez le malheur de le trouver, vous ne feriez qu'augmenter son danger.

HÉLOÏSE.

Va, cours à l'Hôtel du Prévôt; examine

tout ce qui s'y paſſe; demande, obſerve, vois ſi tout y eſt tranquille. Tu y porteras mon fils. Il n'eſt à l'inſtant de ſûreté dans Paris, que dans la maiſon des ſcélérats.

GENEVIEVE.

Madame, je ne vous quitterai point. Alix va revenir; elle vous dira ce qui ſe paſſe, & nous ſaurons....

HÉLOÏSE.

Que tout a péri: elle ne tarde que parce qu'ils l'ont tué.

GENEVIEVE.

Vous vous faites de fauſſes terreurs: elle va rentrer.

HÉLOÏSE.

Non, non, & moi-même....

GENEVIEVE.

Ah! madame, ne quittez pas ces lieux! Où pouvez-vous être mieux que dans l'Hôtel-de-Ville?

HÉLOÏSE.

N'eſt-ce pas ici qu'ils ont fait leurs complots! Ah! mon pere, où pouvez-vous ètre?

Ah ! que je ſuis malheureuſe ! Je ne le verrai plus. . . . Infortuné Marcel !

GENEVIEVE.

Ah ! Madame, je vous l'ai déja dit, vous ne devez plus avoir aucun ſujet de crainte ! Votre pere n'a t-il pas ſu le complot à l'inſtant même qu'ils partoient ! Il les aura joints. A l'aſpect de Sire Maillard, le Prévôt s'apperçoit que tout eſt découvert ; il n'oſe s'emparer des clefs, il n'oſe faire entrer les ennemis. Votre pere eſt trop prudent pour lui faire ſentir qu'il fait tout ; & vous allez les revoir, vous allez les revoir à l'inſtant.

HÉLOÏSE.

Je donnerois ma vie pour que cela fût.

GENEVIEVE.

Ma compagne ne tarde même à revenir, que parce que tout ſe paſſe avec tranquillité. Le moindre bruit des armes l'auroit fait accourir ; & auſſitôt. . . . La voici. . . . Eh ! bien, les as tu vus ?



SCENE III.

HÉLOISE, GENEVIEVE, ALIX.

ALIX.

AH! madame, la frayeur me coupe la voix! Je les ai ſuivis autant que les chemins, la crainte & les ténebres ont pu me le permettre. Je ſuis allée au de-là des murailles de l'ancienne clôture. Toute la ville m'a paru dans le plus grand calme. Mais, en revenant, j'ai entendu ouvrir des boutiques : on mettoit aux fenêtres des flambeaux que le vent éteignoit. Alors un bruit ſourd de voix étouffées, de cris venus de loin, une rumeur plus forte s'eſt fait entendre vers l'Hôtel-des-Tournelles. J'ai précipitamment paſſé ſur les bords de la riviere, de l'autre côté de l'eau, dans la Cité. J'ai vu le ſpectacle affreux d'une maiſon qui brûloit : les flammes s'étendoiènt au loin. A la lueur terrible de cet incendie, qu'un coup de vent a ſemblé porter vers nous, la rue entiere m'a paru remplie de ſang ; j'ai vu un cadavre étendu ſur la terre.

HÉLOÏSE.

HÉLOÏSE.

Un cadavre ! Ciel ! ..... As-tu remarqué ? .....

ALIX.

J'ai fui : alors j'ai vu courir vers moi des gens effrayés, qui ſans doute étoient pourſuivis. L'un d'eux a dit en jurant : il l'a tué ; tout eſt perdu.

HÉLOÏSE.

C'eſt mon pere ! .... C'eſt lui ſans doute. Allons y ; ſuivez-moi, j'y cours.... Si mon fils.... Ah ! Ciel ! ....

GENEVIEVE, *qui s'eſt éloignée, & qui rentre avec précipitation.*

Madame.... Madame, je viens de voir quelqu'un qui s'eſt approché à pas lents, & qui enſuite s'eſt retiré avec la plus grande viteſſe. Qui pourroit-ce être ? Madame, rentrez : nous ſommes ici ſeules ; des femmes, ſans ſecours, nous devons appréhender....

HÉLOÏSE.

Ah ! ce n'eſt pas ici que ſont mes craintes ! ....

SCENE IV.

LES MÊMES, SIRE LADDIT.

ALIX.

MADAME, Madame c'est quelqu'un.

HÉLOISE.

Qui êtes vous? Ciel ! Sire Laddit !

LADDIT.

Ne craignez rien, Madame. N'est-ce pas là que demeure Maillard ?

HÉLOISE.

Oui. Pourquoi ?

LADDIT.

Faites frapper chez lui, & que je puisse lui parler.

HÉLOISE.

Lui parler ! Par quelle raison ? Pourquoi, Sire Laddit, pourquoi demandez-vous mon pere ?

LADDIT.

Par ordre du Roi de Navarre.

HÉLOISE.

Il eſt donc dans Paris ? . . . . Ah ! malheureuſe ! . . . . Eh ! dites-moi je vous prie, de quel lieu, de quel quartier de Paris venez-vous ici ?

LADDIT.

De l'Hôtel du Prévôt, où j'ai reçu l'ordre qui eſt adreſſé à Maillard.

SCENE V.

LES MÊMES, LES HOMMES de la ſuite de LADDIT.

ANDERSON.

Le bruit ſe fait entendre ; il redouble : ils ſont entrés dans Paris. Dépêchons.

LADDIT.

Attendez. . . . Faites, je vous prie, ouvrir ſa porte : il ne lui ſera fait aucun mal.

HÉLOÏSE.

O Ciel ! ce ſont eux qui vous accompagnent ; (*Ils ont des chaperons.*) & c'eſt vous qui le dites !

LADDIT.

Vous ne le voulez pas ? (*aux assassins.*) Frappez y, vous autres.

HÉLOÏSE.

Mon pere n'est point ici, il n'y est pas; & sa chambre est ouverte.

LADDIT.

Allez.

(*Les assassins sortent.*)

SCENE VI.

HÉLOISE, LADDIT.

LADDIT.

MADAME, ne vous effrayez pas de ce qui va se passer. J'ai appris du Prévôt les nœuds qui vous attachent à son fils. Vous n'avez rien à redouter, ni pour vos jours, ni pour votre honneur.

HÉLOÏSE

Sire Laddit, apprenez-moi quel sera le destin de mon pere.

LADDIT.

Vous le ſaurez. Il eſt des malheurs inévitables...... Mais la tranquillité qui vous attend.....

SCENE VII.

LES MÊMES, ANDERSON.

ANDERSON.

Nous avons cherché partout ; nous ne l'avons pas trouvé.

LADDIT.

Il y eſt : courez de chambre en chambre, parcourez l'appartement ; voyez dans celui de ſa fille.

HÉLOÏSE.

Ah ! Dieu ! .... Quoi ! vous iriez ! .... Attendez....

LADDIT.

Il y eſt.... Elle eſt effrayée.

HÉLOÏSE, *fait un mouvement.*

LADDIT.

Arrêtez, Madame.

(*Anderſon ſort.*)

SCENE VIII.

HÉLOISE, LADDIT.

HÉLOÏSE.

O Ciel ! Sire Laddit, ils vont ! .... Je vais les ſuivre.

LADDIT.

Non, Madame, non ; reſtez ici : vous ne les ſuivrez pas. Si votre pere ſe met en défenſe, s'il arrive quelque malheur, épargnez-vous le ſpectacle de la violence qu'ils feront forcés d'employer.

(*Héloïſe a les yeux tournés avec effroi vers le lieu où ſont les aſſaſſins : elle craint pour ſon fils, & écoute avec des mouvemens de douleur & de frémiſſement ce qui peut s'y paſſer. Laddit continue.*)

Mais, Madame, ne portez point votre attention ſur ce qui peut ſe paſſer ; épargnez-

vous la peine d'entendre.... Venez plutôt, ſuivez-moi chez le Prévôt.

HÉLOISE.

Ah! laiſſez-moi! Il n'eſt pas coupable.

SCENE IX.

HÉLOISE, LADDIT, ANDERSON, & autres.

ANDERSON.

Nous avons cherché partout: Maillard n'y eſt point: nous n'avons trouvé qu'un enfant qui dormoit.

HÉLOISE.

Ce n'eſt pas le mien; c'eſt celui d'une femme qui demeure ici.

LADDIT.

Retournez-y.

ANDERSON.

Il n'eſt pas, vous dis-je, un ſeul endroit où nous n'ayons porté nos regards.

LADDIT.

Il nous échapperoit ! O rage ! .... Dis-nous à l'inſtant où eſt Maillard ; ou ce poignard, enfoncé dans ton ſein....

ALIX & GENEVIEVE, *couvrant Héloïſe de leur corps.*

Madame, ô Ciel !

HÉLOISE.

Frape. Crois-tu, barbare, qu'une fille indiqueroit aux aſſaſſins de ſon pere le lieu de ſa retraite ?

LADDIT.

Il eſt donc ici : cherchez, cherchez encore.... Apportez-moi cet enfant.

HÉLOISE.

Cet enfant ! Ciel ! Non, non ; arrêtez ; écoutez, écoutez-moi Il n'y eſt pas.... Tremblez, ſcélérats ; mon pere ſait tout ; il a ſu & vos projets & vos complots, auſſitôt qu'ils ont été formés. C'eſt en ce lieu même, c'eſt ici qu'il l'ont été. Mon pere a volé au ſecours de Paris, menacé par vos pareils, je peux trahir ſon ſecret : il ne l'eſt plus à préſent. Il a raſſemblé ſous ſes ordres un corps

nombreux de citoyens & de troupes armées pour la défenſe de la ville. (Les cloches, le tocſin ! Le tocſin !) Entendez-vous le tocſin? (*On entend ſonner le tocſin.*) Tout eſt en armes à préſent dans Paris. Courez : il eſt à préſent à la porte Saint-Antoine, que vous devez livrer.

LADDIT.

Seroit-il vrai?

ANDERSON.

O Ciel ! il ſeroit vrai ! Allons voir.

HÉLOISE.

Allez, allez l'y chercher ; oſez vous préſenter devant lui ; allez recevoir de ſa main la mort que vous méritez.... Mais non, non ; fuyez, fuyez ; évitez par la fuite le ſupplice qui vous attend.... Et toi, digne Agent du Prince cruel qui t'envoie, voilà donc le but des careſſes dont je t'ai vu accabler mon pere !

LADDIT.

O fureur ! ...... Eh ! de qui dites-vous qu'il a appris ?....

HÉLOÏSE.

De moi.

ANDERSON, *& les autres aſſaſſins.*

Sauvez-vous, ſauvez-vous, Sire Laddit.

HÉLOÏSE.

Ciel ! le voici, mon pere !

(*Elle ſe range à côté de lui. Les aſſaſſins fuient en repaſſant ſur la ſcene. Laddit reſte, & remet ſon poignard dans le fourreau.*)

SCENE X.

HÉLOISE, LADDIT, MAILLARD, *accompagné de gens armés*, &c.

MAILLARD.

QUE vois-je ! Courez après ces gens là . . . . Laddit ! Arrêtez-moi cet homme. (*Le montrant, puis parlant à lui-même.*) Que fais-tu ici ?

(*Une partie des gens armés ſe détache & entoure Laddit.*)

LADDIT.

Par ordre du Prévôt . . . . .

MAILLARD.

Va le voir entre les mains du peuple qui déchire ſes entrailles.

LADDIT.

Quoi ! Marcel ! ....

MAILLARD.

Oui ; exécuteur de l'infâme complot que ta méchanceté a conduit ; il étoit près de faire entrer dans la ville les troupes de ton maître ; cette hache l'a étendu à mes pieds.

LADDIT.

Il eſt mort !

MAILLARD.

Je l'ai vu, le perfide, ſe rouler dans ſon ſang, arracher la terre, qu'il déchiroit avec ſes ongles, & mordre de rage les clefs de la ville, qu'il tenoit encore à ſa main : ſupplice trop doux, mort trop prompte pour un François traître à ſon Roi & à ſa patrie. Pour toi, l'échaffaud t'attend.... Qu'on le deſcende dans les priſons.

LADDIT.

Je ſuis envoyé par le Roi de Navarre : reſpecte le droit des gens.

MAILLARD.

Qui le viole y renonce. Va joindre les scélérats que j'ai fait arrêter.

LADDIT.

O Ciel !

(On l'emmene.)

SCENE XI.

MAILLARD, HÉLOISE, & suite.

HÉLOÏSE.

Ah ! mon pere !

MAILLARD.

Oui, ma fille.... Oui, ma fille.... A t-on éveillé les Magistrats ? A t-on envoyé un courier vers le Dauphin ? Amenez-moi des chevaux : je vais faire le tour des remparts.... Oui, ma fille.... Paris te doit son salut. Retire toi, calme tes craintes, va prendre du repos.

HÉLOÏSE.

Eh! son fils?....

MAILLARD.

Remercie le ciel de ce qu'il a daigné te choiſir pour révéler le complot le plus affreux que l'enfer pût inventer.

HÉLOÏSE.

Hélas ! c'eſt le fils de Marcel qui m'a dit de vous l'apprendre !

MAILLARD.

Ma fille, ſois citoyenne; que ton cœur ne ſoit ſenſible qu'à la joie de nous revoir. Eſt-il un chagrin que ne doive appaiſer la conſolation de penſer à la grandeur du ſervice que tu as rendu à l'Etat ? Sans toi, ma fille, ſans toi, à l'inſtant où je te parle, la plus infâme populace plongeroit ſes mains dans le ſang des citoyens ; ils égorgeroient les peres de famille entre les bras de leurs femmes, les enfans ſur le ſein de leur mere ; ils livreroient cette malheureuſe ville à toutes les horreurs de la plus affreuſe déſolation.... Le Ciel t'a fait naître, ma fille, le Ciel t'a fait naître pour le ſalut de ta patrie. Jouïs de ta félicité; que rien ne la trouble.... On m'apporteroit à tes yeux, on m'apporteroit mourant des coups que j'aurois reçus dans cette glorieuſe occaſion ; j'emploierois mes derniers momens à t'embraſſer, à te remercier, à te baigner

des larmes de joie que je reſſens du ſervice que tu viens de rendre à ta patrie.

HÉLOÏSE.

C'eſt à ſon fils que nous devons ce bonheur.

MAILLARD.

Que l'éternité ſoit ſa récompenſe !

HÉLOÏSE.

L'éternité ! Dieux ! L'éternité ! Que dites-vous, mon pere !

SCENE XII.

MAILLARD, HÉLOISE, FELIX, ſuite.

HÉLOÏSE.

AH ! Felix, ne me le cachez pas ! ..... Vous pleurez ! Votre ami eſt mort ?

FELIX.

Non, il reſpire.

MAILLARD.

L'infortuné ! Il a vu tomber ſon pere ; il s'eſt jeté ſur lui, pour le couvrir de ſon corps, ou pour le ſecourir. Malheureux tu m'as trahi, s'eſt écrié ce monſtre ; & il lui a plongé ſon poignard dans le ſein.

HÉLOÏSE.

Ah ! Ciel !

MAILLARD.

Horrible effet de la rage d'un ſcélérat qui ſe voit arracher le ſuccès de ſon crime !

HÉLOÏSE.

Malheureuſe que je ſuis !

MAILLARD.

Conſole-toi, ma fille ; jamais le fils d'un tel pere n'auroit été mon gendre.

HÉLOÏSE.

Il étoit mon mari.

MAILLARD.

Votre mari !

FELIX.

On l'apporte.... Ah ! mon ami !

SCENE XIII.

LES MÊMES, MARCEL fils,

(Il a dans le corps le poignard de ſon pere : on en voit la garde.)

HÉLOÏSE.

AH ! Marcel ! ah ! mon cher époux ?

MARCEL fils.

Ah ! Héloïſe ! .... Maillard, j'ai dit.... J'ai dit qu'on m'apportât ici.... Je n'ai pas voulu qu'on m'arrachât ce fer qui me perce les flancs, avant que.... Ah ! que je ſouffre ! .... Héloïſe, mon Héloïſe, retirez-vous.... Maillard, j'ai mérité mon ſort: j'ai trompé votre fille.... Elle étoit ma femme: elle a cru.... Ah ! Ciel !

HÉLOÏSE.

Ah ! Dieux ! ....

MARCEL fils.

Elle a cru en m'épouſant, obéir à vos ordres.

MAILLARD.

MAILLARD.

Mon fils, je te pardonne : c'est par toi que Paris est sauvé.

MARCEL fils.

Et que mon pere est mort. Maillard, approuvez notre mariage : que je meure avec la consolation da'voir obtenu votre aveu.

MAILLARD.

Je l'approuve, mon fils, mon cher fils ; je prends le Ciel à témoin de la sincérité de mon cœur. . . . Vivez, vivez ! . . . . Courez promptement, courez chercher tous les secours. . . .

MARCEL fils.

Ils sont inutiles : la mort va me dérober à la honte des projets de mon pere.

HÉLOÏSE.

Ah ! Marcel, c'est moi, c'est moi qui suis la cause de ta mort !

MARCEL fils.

Non ; tu as fait ton devoir. Adieu, mon Héloïse. Nous avons un fils ; conserve toi pour lui : Maillard, soyez son pere, & pardonnez au sien. (*à Felix.*) Adieu, mon ami ; adieu, mon Héloïse ; retirez-vous. . . Ce fer me brûle. . . épargnez-vous la douleur de voir. . . .

HÉLOÏSE.

Que je te quitte ! Non, non ; mon bonheur eſt de mourir avec toi.

MARCEL fils.

Que je voie mon fils.... Allez, allez le chercher, Héloïſe.

(Heloïſe fait un mouvement pour ſortir.)

MARCEL fils.

Maillard, ce fer.... (*Il l'arrache.*) Ah ! Ah ! mon Dieu !....

(Héloïſe revient au cri de ſon mari. Felix ſe jette au-devant d'elle.)

FELIX, *à Héloïſe.*

Il n'eſt plus !

(Elle ſe trouve mal.)

MAILLARD.

Que le Ciel, indulgent pour ſes fautes, ne voie que ſes vertus !.... Conduiſez ma fille chez elle : portez ſon mari chez moi...... Qu'entens-je ?

UN CITOYEN.

C'eſt le peuple qui vient voir ſon libérateur.

SCENE XIV.

MAILLARD, SUITE, UN CITOYEN.

(On emmene Héloïſe; on emporte Marcel fils, Il entre des citoyens de différens ordres, qui ſe jettent aux pieds de Maillard

SCENE XV & *derniere.*

MAILLARD, groupe de CITOYENS.

MAILLARD.

OUI, citoyens, je vous ai ſauvé la vie au péril de la mienne. Faites pour le Roi, faites pour l'Etat ce que j'ai fait pour vous. Que cette ville ſoit toujours la premiere du Royaume par ſa fidélité, comme elle l'eſt par ſa puiſſance! Il étoit mon parent, il étoit mon ami, & je l'ai tué. Puiſſe périr ainſi tout perfide qui voudra troubler la tranquillité de la France; & plaiſe au Ciel que, ſous des régnes fortunés & paiſibles, les ſiécles à venir ne connoiſſent jamais de pareilles alarmes!

FIN du cinquieme & dernier Acte.

Lu & approuvé pour l'impreſſion. A Paris le 7 Août 1788. SUARD.

Vu l'approbation permis d'imprimer, à Paris ce 8 Août 1788. DE CROSNE.

